

Réforme

HEBDOMADAIRE PROTESTANT D'ACTUALITÉ

L'Algérie aujourd'hui

Pétrole, fin d'une rente



L'Algérie, qui n'a pas connu de Printemps arabe, est confrontée à un mécontentement croissant de la population (ici une manifestation d'enseignants). Les revenus des hydrocarbures, en chute

libre, ne permettent plus d'acheter la paix sociale. Rencontre avec des étudiants algériens à Paris. Et regard d'une pasteure, de retour d'un voyage à Alger

P. 8-10, 13

POLITIQUE

Être de gauche

Deuxième volet de notre série

P. 2-3

SOCIÉTÉ

Des chrétiens face à la loi travail

P. 4

ROYAUME-UNI

Londres a élu son maire

Le musulman Sadiq Khan à la tête d'une capitale européenne

P. 5

ENVIRONNEMENT

Églises vertes

La Californie lutte contre la sécheresse

P. 7

Rejoignez
Réforme

sur
facebook

www.facebook.com/
reforme.hebdomadaireprotestantdactualite

ÉDITORIAL



Nathalie Leenhardt

Tant de populismes

Il s'appelle Rodrigo Duterte. Certes il n'est pas blond mais il professe le même genre de provocations que Donal Trump, les mêmes outrances. Rodrigo Duterte vient d'être élu président des Philippines, l'un des pays les plus peuplés d'Asie. Donald Trump, lui, reste seul en lice pour l'investiture du Parti républicain, dans la nation la plus puissante du monde. Rodrigo Duterte a voté poing levé, à l'image de son programme de campagne : « Frapper fort ». Ses petites phrases ont fait le tour des réseaux sociaux, lui qui menace les défenseurs des droits humains, qui a soutenu les escadrons de la mort, qui se définit lui-même comme un dictateur. Et comme dans le cas de Donald Trump, aucun observateur ne pouvait imaginer sa victoire, en octobre, quand il a annoncé sa candidature.

Les Philippines, les États-Unis. Comment expliquer que dans deux pays aussi différents, les mêmes recettes provoquent les mêmes effets ? Et pourquoi en Europe – en Hongrie, en Autriche comme chez nous –, ceux qui crient le plus fort sont-ils les plus écoutés ? Pourquoi les diatribes contre les étrangers portent-elles autant de fruits ? La logique du bouc émissaire fonctionne, partout et toujours.

Clairement, les « peuples » ont décroché des démocraties, portées par les « élites ». Ils ne croient plus aux vertus de l'Europe, du libéralisme, de la représentation. Les propos de supporters de Trump, habitants de la Virginie-Occidentale, publiés dans le *JDD*, disent tout, là-bas comme ici : la peur du lendemain, de l'autre différent, la volonté de l'entre-soi, l'échec de la mondialisation, le sentiment de ne pas en être. Pour remonter la pente, les démocrates, les défenseurs de l'idéal européen, les partisans d'un monde toujours plus ouvert et interconnecté vont devoir trouver d'autres idées pour convaincre.

Sous peine que le « frapper fort » devienne une recette de plus en plus employée... ■

POLITIQUE (4). La gauche a toujours été divisée. Mais les familles qui la composent, aujourd'hui, semblent se déchirer davantage, du fait de l'exercice du pouvoir.

La gauche à travers un kaléidoscope

La gauche a-t-elle égaré sa boussole ? Ou bien les tensions qu'elle traverse ne sont-elles qu'une des nombreuses tempêtes que cette famille politique a pu connaître depuis deux siècles ? Entre les innovations, les appels à la raison, les critiques du président de la République et les déclarations martiales, *Réforme*, cette semaine, explore un champ de mines qui menace de tomber en ruines.

Si la droite se définit par rapport à la nature, on peut dire que la gauche s'identifie par la culture, c'est-à-dire sur la volonté de transformer la société telle qu'elle a été conçue. Cela permet d'expliquer pourquoi la gauche a voulu faire du champ culturel son pré carré, tandis que la droite paraissait s'y impliquer avec timidité, malgré l'œuvre extraordinaire accomplie par des ministres de la culture de droite, tels André Malraux, Jacques Duhamel ou Michel Guy.

Le sens de la devise

« *Le plus simple, pour comprendre ce que c'est qu'être de gauche aujourd'hui, surtout dans un contexte d'une grande confusion idéologique mais aussi d'une grande désorientation, c'est de partir de la devise de la République, estime Marc Crépon, directeur du département de philosophie à l'École normale supérieure (ENS). Il est évident que toutes les familles politiques peuvent se réclamer du triptyque "Liberté, Égalité, Fraternité" mais toutes ne placent pas les mêmes principes à l'intérieur de ces concepts.* »

Aux yeux des experts, l'égalité constitue la valeur primordiale à partir de laquelle s'est construite la gauche en

France. « *Elle est ce que l'on pourrait appeler le trait d'union, le noyau dur de toutes les familles*, observe Janine Mossuz-Lavau, directeur de recherche émérite CNRS au Centre de recherches politiques de Sciences-Po (Cevipof). *Elle se traduit par le refus des mises à l'écart, une conception horizontale du rapport à l'autorité.* » Alors que les citoyens qui se reconnaissent dans la droite considèrent que l'égalité des droits représente l'essence même de ce principe, à gauche, la recherche d'une égalité des

« L'une des vocations de la politique est de tendre vers un abaissement des injustices »

conditions mobilise les uns et les autres.

« *L'une des vocations de la politique est de tendre vers un abaissement des différences et donc des injustices*, ajoute Marc Crépon. *Cela ne relève pas d'une égalisation mais du souci de donner à chacun et au plus grand nombre le moyen d'améliorer ses conditions d'existence, ce que l'on appelait autrefois l'ascenseur social.* » On ne saurait pourtant méconnaître les conséquences d'un tel parti pris : s'il est indiscutable que les plus vulnérables pouvaient croire que l'avènement de la gauche allait permettre la prise en compte puis l'amélioration de leurs conditions de vie, la tendance égalitaire a pu produire, en 1793 comme en 1871, des violences révolutionnaires tragiques.

Comme en symétrie, la liberté n'est

pas seulement l'audace de s'élancer sans contrainte. « *Elle est le refus de mettre les libertés fondamentales, de conscience autant que d'agir, sur le même plan que la sécurité* », note encore Marc Crépon.

C'est la raison pour laquelle une partie de la gauche a critiqué la prolongation de l'état d'urgence, qu'elle considère comme une banalisation de procédures exceptionnelles menaçant l'État de droit. La fraternité n'est pas non plus l'apanage de la gauche. Mais, de ce côté-ci de l'échiquier politique, l'idée domine

que la société possède une responsabilité dans les dérives ou les difficultés rencontrées par un individu.

Ces bases étant posées, la vie politique imprime aussi sa marque à la

famille qui nous occupe. En constatant que nul n'avait réalisé pour la gauche ce que René Rémond jadis avait fait pour la droite, l'essayiste et historien Jacques Julliard a conçu récemment ce que l'on peut appeler une nomenclature inspirée par les événements qui, depuis deux siècles, ont façonné notre vie publique. Il est bien connu que la gauche a toujours été séparée en deux groupes, celui des partisans de changements modérés, celui qui préconise un chamboule-tout radical. Mais l'irruption du mouvement ouvrier, au milieu du XIX^e siècle, a profondément changé les données du problème.

Pour Jacques Julliard, la gauche telle que nous la connaissons aujourd'hui s'est constituée aux alentours de 1900, autour de quatre pôles. « *Le libéra-*

Changer la vie de manière extrême

La gauche est-elle égale à elle-même quand elle est extrême ? « *Longtemps, la gauche radicale a été assimilée au Parti communiste français*, rappelle Henri Rey, directeur de recherches au Centre de recherches politiques de Sciences-po (Cevipof). *Mais elle est d'autant moins réductible au PCF que ce parti s'est effondré.* » Les formations trotskistes (Lutte Ouvrière ou la Ligue communiste révolutionnaire, devenue le Nouveau parti anticapitaliste) ont perdu leur maigre influence. Jean-Luc Mélenchon a tenté de fédérer tous ces groupes sous le nom de Front de gauche. Il est un peu seul aujourd'hui.

Au-delà des querelles historiques, c'est la question du sens de l'action qui les oppose au reste de la gauche.

L'extrême gauche ne veut plus renverser la République et n'assume que rarement les actes de vandalisme suscités par sa mobilisation. « *Face au rouleau compresseur libéral, une certaine unité prend corps*, observe l'ancien ministre communiste Charles Fiterman. *Il y a toujours des gens qui ne s'en tiennent qu'à des utopies sans portée pratique ou qui recourent à la violence mais, très minoritaires, ils sont aussi condamnables aujourd'hui qu'hier.* » L'extrême gauche veut imposer l'égalité d'une manière autoritaire, des directives plutôt que des négociations. Les mouvements spontanés, tels que « Nuit debout », dépassent les frontières de l'extrême gauche. Ils sont avant tout générationnels.

F. C.

Cet éditorial est en vidéo sur le site : reforme.net



gouvernementales, observe Henri Rey, directeur de recherches au Cevipof. *Il est vrai que les expériences du Cartel des gauches en 1924, du Front populaire en 1936 avaient laissé le souvenir de belles idées fracassées sur le mur de la vie matérielle.* » Ainsi s'est ancrée dans la mémoire collective l'idée que la gauche ne parvenait pas à maîtriser la machine gouvernementale. À droite, on disait qu'elle n'avait pas d'autre projet que de vider les caisses de l'État, tandis que les électeurs de gauche avaient l'impression de vivre du côté des perdants.

L'épreuve du réel

« *Le coup de génie de François Mitterrand a été de présenter la gauche réformatrice comme le moteur d'un changement radical de la société,* souligne Henri Rey. *Mais ce programme n'a pas tenu face à l'épreuve du réel et provoqué colères et frustrations.* » Aujourd'hui, si nul ne conteste plus la compétence technique des dirigeants de gauche, nombre de citoyens pensent que leurs élus trahissent leurs engagements de campagne quand ils arrivent au pouvoir. Pierre Mauroy, quand on l'interrogeait sur le souvenir que lui avait laissé sa mission de Premier ministre, affirmait : « *Je suis sorti de l'hôtel Matignon plus à gauche que je n'y suis entré* », une façon d'exprimer ses remords de n'avoir pas pu mener à bien les réformes qu'il appelait de ses vœux.

La tension extrême qui agite actuellement la gauche se porte avant tout sur cette expérience du pouvoir. Affirmer que la gauche perd son âme en gagnant les élections, n'est-ce pas dire que le pouvoir est de droite ? Et de renoncer à changer le monde ? Un comble. ■

FREDERICK CASADESUS

lisme politique a représenté longtemps la branche la plus dynamique de la gauche, rappelle-t-il. *On ne doit pas oublier que c'est lui qui a gouverné la France au début de la III^e République. Les jacobins partagent la plupart de ses orientations dans le domaine des idées, mais s'en distinguent par leur attachement viscéral à l'intervention de l'État.* » Ceux qui s'engagent en faveur du monde social, que l'on nomme pour cette raison des socialistes, pensent que l'État ne doit pas seulement soutenir l'égalité des droits, garantir la liberté, mais assurer la fraternité par la redistribution des richesses, donc prendre en charge des fonctions de production.

Chacun voit que, suivant ce classement, c'est l'État qui représente la variable d'ajustement : plus les gens sont de gauche et plus ils attendent une intervention de l'État. Cela s'explique par le fait que la femme ou l'homme de gauche ne se considère jamais comme un individu agissant dans la cité, mais comme un élément d'une entité collective, la société, dont l'État est l'incarnation ultime.

Cependant, pour la quatrième catégorie, celle des libertaires, il en va tout autrement : hors système, anarchistes ou marginaux sollicitant leur imagination pour élaborer des utopies, ces militants se définissent par le rejet clair et net de toute autorité commune. « *De nos jours, la gauche favorable au mouvement ouvrier se trouve très affaiblie, constate Jacques Julliard. Mais les cliques demeurent* ». Ce qui trouble par-

Séance de questions au gouvernement, à l'Assemblée nationale

fois nos concitoyens vient du fait que ces divisions traversent la plupart des partis de gauche. Ainsi le Parti socialiste comporte-t-il une branche libérale et une autre socialiste. Le Parti radical est libéral en économie, jacobin en politique... « *Ce manque de concordance, plus marquée à gauche qu'à droite,*

explique aussi le mécontentement des électeurs de cette famille politique », estime Jacques Julliard.

Le fonctionnement de la gauche est de surcroît compliqué par le rapport que cette famille idéologique entretient avec le pouvoir. « *Elle s'est méfiée, pendant des années, de l'exercice des responsabilités*

« La gauche a gagné la bataille des idées »

QUESTIONS À

Nicolas Roussellier

maître de conférences à Sciences-Po

Existe-t-il une littérature de gauche ?

Oui, si l'on considère que le roman, qui était le grand genre au XIX^e siècle, a permis le dévoilement de réalités mal connues, la dénonciation des injustices. Tous les romanciers français de ce temps-là n'étaient pas de gauche : Balzac était même très à droite, mais son hostilité à la bourgeoisie de son temps a permis aux républicains de l'embrigader sous leur bannière. Victor Hugo, bien entendu, fut un emblème et Zola le maître de ce que l'on peut appeler le récit à enquête.

Au XX^e siècle, le phénomène des avant-gardes, représenté notamment par le surréalisme, était encore l'apanage de la gauche. Il s'agissait, pour André Breton et ses amis, de faire la révolution dans le champ de l'art et de l'esthétique et de subvertir ainsi toutes les formes d'autorité. Louis Aragon a rejoint le Parti communiste, mais si la plupart des artistes du groupe ont rompu avec cette formation, c'est bien parce qu'ils refusaient de se soumettre à une discipline qui leur paraissait insupportable. Mais André Breton s'est toujours considéré comme un homme de gauche.

Dans le domaine des essais, la gauche a dominé les années soixante-dix...

Il faut rappeler qu'avant la Seconde Guerre mondiale, c'est la droite qui dominait, faisant promotion d'une littérature dégagée du débat politique. Vingt-cinq ans plus tard, une génération d'universitaires de gauche est parvenue à renverser le rapport de force, en imposant le champ social dans le débat d'idées.

Quand on regarde la liste des intellectuels qui ont animé la vie publique durant les années 70 et 80, on est marqué par leur audace, leur inventivité conceptuelle, mais aussi le rayonnement, l'influence qui furent les leurs à cette époque : Michel Foucault, Roland Barthes, Pierre Bourdieu, Jacques Derrida, tous étaient des hommes de gauche, prenant la parole dans les journaux grand public.

L'école historiographique dont Fernand Braudel apparaissait le chef incontesté se composait de jeunes professeurs également engagés à gauche – on peut citer par exemple Jacques Le Goff ou Georges Duby, Paul Veyne...

Une telle implication sans doute a façonné les mentalités collectives. Il n'est pas exagéré de dire que la gauche a gagné la bataille des idées. Par elle, aujourd'hui, nul ne peut tenter de comprendre ce qui advient dans notre pays sans prendre en compte le poids des injustices ou simplement la question sociale. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR F.C.

À LIRE

La force de gouverner

Nicolas Roussellier
Gallimard
848 p., 34,50 €.

Les gauches françaises

Jacques Julliard
Flammarion
933 p., 25 €.

La gauche, c'est quand ?

Marc Crépon
éditions Des Equateurs
142 p., 13 €.

EMPLOI. Le projet de loi « travail » est un rendez-vous manqué pour les dirigeants chrétiens et les responsables associatifs.

Regards chrétiens sur la loi travail

Les troubles sociaux, les désaccords internes au PS suivis de la décision de recourir au 49-3 prise ce mardi en Conseil des ministres, réuni en conseil extraordinaire, ont fait perdre de vue les objectifs initiaux du projet de loi porté par la ministre Myriam El Khomri : réformer le code du travail pour relancer l'emploi et la compétitivité en France. Et le chiffon rouge agité en début de semaine par le Medef qui menace de quitter la table des négociations sur l'assurance-chômage (actuellement en cours) n'arrange rien à l'affaire. Au niveau du calendrier, la batterie de 5 000 amendements et les débats interminables à l'Assemblée devaient prolonger l'examen de la « loi travail » bien au-delà du 12 mai, date initialement prévue pour la fin des travaux des députés. Pour comprendre la portée réelle du texte, *Réforme* a sollicité les points de vue de dirigeants chrétiens et de responsables d'associations qui accompagnent au quotidien les demandeurs d'emploi.

Pasteur à la Mission populaire évangélique, Pierre-Olivier Dolino est au contact de demandeurs d'emploi dans le quartier populaire de La Duchère à Lyon. Sa collaboration avec la Mission dans l'industrie de la région lyonnaise (MIRLY) lui donne une vue imprenable

« Salariés et patronats ont intérêt à fonctionner dans une logique de cogestion »

sur la situation due à la hausse du chômage : « *L'urgence s'est accentuée dans les quartiers populaires, plus particulièrement chez les jeunes* », observe-t-il. Le pasteur déplore le caractère « illisible » de la dernière grande loi du quinquennat et l'incapacité à construire des partenariats en France : « *L'émiettement de la représentation syndicale et patronale rend difficile l'élaboration de compromis : les organisations jouent la surenchère en permanence*. » Il évoque l'enjeu éthique d'arriver à des compromis sans compromission, « *autrement dit des accords, où chaque partie se sente respectée dans ses valeurs* ». Et de marteler : « *Un sursaut social, économique et démocratique est vraiment nécessaire*. »

Cofondateur de Boursorama, président de l'antenne de Nancy des EDC (Entrepreneurs et dirigeants chrétiens), le protestant Jean-Philippe Bolle, parle d'un « rendez-vous manqué au niveau de la compétitivité des entreprises ». Ce dirigeant d'une société de gestion de portefeuilles voit d'un œil plutôt favorable la volonté d'accorder une place centrale à la négociation collective.



Manifestation de lycéens contre la loi travail le 17 mars

Ainsi, le texte prévoit de donner la primauté à l'accord d'entreprise, même s'il est moins favorable que l'accord de branche. Il envisage aussi un référendum des salariés en cas d'accord non majoritaire signé par des syndicats pesant au moins 30 % des voix aux élections professionnelles. Mais, selon le dirigeant, ces articles de la loi – contestés au sein même du PS – ne passeront pas le filtre du Parlement.

« Dans le débat sur la hiérarchie des

normes, mon étiquette protestante me pousse à soutenir la logique de subsidiarité [la responsabilité d'une action doit être allouée à la plus petite entité capable de résoudre le problème d'elle-même, *ndlr*].

» Ce principe de collégialité est courant dans le fonctionnement de nos synodes régionaux et nationaux. Il ne faut pas avoir peur des décisions prises sur le terrain ! Certes, des rapports de forces vont s'établir, mais salariés et patronats ont

intérêt à fonctionner dans une logique de cogestion, car le statu quo ne profite à personne », insiste-t-il.

De son côté, le vice-président national des EDC, Olivier Boidin, déplore une perte de la confiance depuis de la présentation du projet de loi. « Ce projet ambitieux s'est vidé de son sens pour devenir un lieu d'affrontements », déplore le dirigeant chrétien.

Coûts sociaux

Dans sa ligne de mire notamment, l'abandon, avant sa présentation à l'Assemblée nationale, de l'article 30 qui plafonnait les indemnités de licenciement aux prud'hommes. « Les entreprises sont confrontées à un risque de coût social. Or, en cas de licenciement, une PME de cinquante personnes ne peut pas se permettre de payer deux à trois ans de salaire à une personne. L'abandon du plafonnement des indemnités aux prud'hommes a contribué à rompre nos espoirs dans un changement de mentalité au niveau de l'État. Cette diminution des risques financiers liés aux coûts sociaux, c'est essentiel. De nombreux dirigeants hésitent à embaucher pour ces raisons » explique Olivier Boidin. Concerné au premier degré par ces questions, l'entrepreneur se fait le porte-parole de ses homologues qui craindraient désormais « de récolter un alourdissement de la réglementation plutôt qu'un contexte qui simplifierait et motiverait ». ■

PHILIPPE BOHLINGER

« C'est l'expertise qui protège, pas le contrat »

Trois questions à Gilles de Labarre, président de l'association Solidarités Nouvelles face au Chômage (SNC).

Que pensez-vous de l'article sur la surtaxation des contrats courts promise aux étudiants par Manuel Valls ?

Il n'existe pas de réponse unique. Mais lorsqu'une personne au parcours professionnel et social compliqué reprend des repères de travail à travers un CDD de six mois ou d'un an, c'est très bénéfique pour elle en termes d'équilibre personnel et de ressources financières. Occuper un emploi pendant un an permet de rebondir, de se créer des opportunités nouvelles. C'est pourquoi SNC n'est pas opposée aux contrats courts par principe. En revanche, je trouve dommage que ce projet de réforme n'ait pas été lié à des modifications structurelles sur l'accès à la formation : des salariés en CDI conservent un risque d'exposition au chômage élevé s'ils sont peu qualifiés. Sans compter que la surtaxation du CDD existe déjà (taux de cotisation et prime de précarité). La loi sur la sécurisation de l'emploi de 2013 a même renchéri ce coût de 3 % pour les contrats très courts. Malgré cela, le recours à ces contrats n'a pas baissé. Il a même augmenté.

Quels points auraient dû être abordés dans le projet de loi ?

Le projet de loi travail ne traite pas la problématique de la mobilité professionnelle. En France, des inégalités persistent

entre la mobilité choisie qui reste l'apanage des cadres sup' et la mobilité subie liée à des fermetures d'usines. Or la mobilité subie est responsable de spirales extrêmement négatives. Nous le voyons à SNC. Les personnes se croient bien souvent protégées par un CDI. Or ce qui protège, c'est l'expertise, pas le contrat. Les salariés devraient pouvoir opter pour une indemnisation moins longue avec un accompagnement plus fort.

Certains volets peuvent-ils avoir un impact positif ?

La garantie jeunes [dispositif d'accompagnement des décrocheurs vers l'emploi, *ndlr*] va devenir un droit pour tous les jeunes sans emploi ni formation. C'est une bonne chose. Je trouve dommage que cette mesure soit réduite à une catégorie. Il aurait fallu en faire un vrai droit, plus général. En effet, le chômage des plus de 50 ans a énormément augmenté ces dernières années [Il a doublé entre 2008 et 2014, *ndlr*]. C'est dommage que la loi obère ce sujet. Par ailleurs, le relèvement du plancher du compte personnel de formation de 150 à 400 heures pour les salariés sans diplôme est plutôt une bonne nouvelle. Lorsqu'on met en place des dispositifs intelligents de formation, ça marche. Le plan de formation prioritaire lancé en 2013 pour 30 000 demandeurs et celui lancé pour 100 000 demandeurs d'emploi en 2014 en témoignent. Une étude a montré que le taux de retour à l'emploi après six mois de formation a dépassé 57 %. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PH. B.

LONDRES. Sadiq Khan a été élu au poste de maire de la capitale britannique avec un score jamais vu, en dépit des polémiques sur son appartenance à l'islam.

Oh my mayor !

© STEVE PUNTER [CC BY-SA 2.0], VIA WIKIMEDIA COMMONS



Sadiq Khan s'est félicité que les électeurs aient « rendu l'impossible possible »

Sadiq Khan a été élu maire de Londres avec une mention d'honneur. Jamais aucun homme politique britannique n'a été élu avec autant de voix : 1 310 143. Même le Premier ministre ne peut se targuer d'un tel score puisqu'il est promu chef de gouvernement en sa qualité de leader du parti majoritaire. C'est donc un record, mais aussi un exploit si on considère la campagne que les conservateurs ont menée contre Sadiq Khan.

Lors de son discours de victoire, le nouveau maire a remercié les Londoniens pour avoir choisi « l'unité plutôt que la division ». Les conservateurs ont, en effet, construit leur rhétorique de campagne autour d'un mot : « radical ».

En février, David Cameron voulait associer Sadiq Khan à la gauche radicale, celle de Jeremy Corbyn, le chef du parti travailliste. « Vous ne voulez pas être des rats de laboratoire dans la première expérimentation de l'économie selon Corbyn. » Sadiq Khan n'a jamais fait partie de sa garde rapprochée et, dès le lendemain de son élection, le nouveau maire de Londres a critiqué la ligne politique de Jeremy Corbyn.

Mais c'est sur l'islam radical que la droite a surtout fondé sa campagne. Il faut avant tout préciser qu'au Royaume-Uni la laïcité étant un concept inconnu, Sadiq Khan ne s'est jamais caché d'être un musulman pratiquant et sa religion est un sujet de discussion qui n'est pas tabou. Mais David Cameron et Zac Goldsmith ont tenté d'associer Sadiq

Khan aux milieux radicaux. « Je dois dire que je m'inquiète du fait qu'il ait partagé de nombreuses fois une tribune avec des extrémistes », avait dit le Premier ministre sous les cris outrés des députés de la Chambre des communes. Zac Goldsmith aussi en avait rajouté : « Personne ne dit que Sadiq Khan est lui-même un extrémiste, mais donner la parole à ces gens, c'est dangereux. » Ces attaques se sont multipliées tout au long de la campagne. Mais à chaque fois, Sadiq Khan a répondu avec dignité. « Je n'ai jamais caché que j'étais un avocat des droits de l'homme et que j'ai travaillé avec des personnes aux idées répugnantes », a-t-il déclaré.

Les Français ont voté

Le plébiscite qu'il a reçu le 5 mai prouve qu'il avait bien pris le pouls des électeurs, et que la droite a eu tort d'insister et de jouer sur la foi de Sadiq Khan. « Quelle différence cela peut-il faire, la religion qu'il pratique ? Aucune selon moi, explique une grand-mère. Ses idées ne sont pas radicales, lui-même n'a rien de radical. Il a simplement l'air d'être un musulman sincère. » Un peu plus loin dans la rue, une jeune femme est encore plus enthousiaste : « Je pense que c'est bien que Londres ait un maire musulman qui représente son multiculturalisme. C'est un vrai plus, pour une capitale composée de tellement de nationalités et de religions. »

La société multiconfessionnelle londonienne fait – presque – de l'élection d'un musulman un non-événement.

Sadiq Khan avait déjà été le premier musulman à se voir nommer à la fonction de secrétaire d'État au début des années 2000 mais, depuis, plusieurs ont occupé des postes à haute responsabilité. Et si, en France, les médias ont beaucoup insisté sur la confession de Sadiq Khan, les Français de Londres, qui ont pu voter lors de cette élection, avaient plutôt adopté la mentalité britannique : « Si son élection peut montrer

« Les Londoniens ont choisi un maire qui leur ressemble, sans fortune ni contacts »

l'exemple à certaines villes européennes, c'est super » dit Claire Jacob, qui vit dans la capitale depuis 18 mois.

Mais la campagne de dénigrement de la droite a quand même fonctionné. « Je n'aurais jamais pu voter pour lui à cause des connexions douteuses qu'il a eues dans le passé avec des musulmans radicaux », explique cet homme. « C'est une catastrophe, renchérit cette mère de famille, à cause de toutes les controverses qui l'entourent. Personne ne sait démêler le vrai du faux. Je préfère déménager. Il va faire trop de mal à la capitale. » « Nous avons maintenant un maire qui est un sympathisant de Daech », ajoute sa fille.

Manipulation

Les controverses se poursuivent puisque, sur les réseaux sociaux, certains ont utilisé une photo de la cérémonie d'intronisation avec une femme voilée derrière Sadiq Khan en écrivant que pendant la campagne son épouse n'était pas voilée. « Elle l'est maintenant. » Mais la femme sur la photo n'est pas la sienne...

Lors de son discours de victoire, Sadiq Khan a aussi remercié les électeurs pour avoir « rendu l'impossible possible. Étant enfant, jamais je n'aurais imaginé que quelqu'un comme moi puisse devenir maire de Londres ». Il faisait ici référence à sa situation économique et sociale. Fils d'un chauffeur de bus et d'une couturière immigrés pakistanais, vivant dans un logement social étrié avec leurs huit enfants, Sadiq Khan n'a bénéficié d'aucun contact ou fortune familiale – contrairement à Zac Goldsmith.

C'était un atout pour les électeurs qui avaient décidé, après les huit années du fantasme Boris Johnson, qu'ils voulaient un maire qui leur ressemble, et qui sache à quel point la vie dans la capitale peut être dure. ■

MARIE BILLON

CORRESPONDANCE DE LONDRES

DE PAR LE MONDE



Didier Chaudet

Ukraine-Turquie face à la Russie

Lors de sa visite à Kiev, le 15 février 2016, le Premier ministre turc Ahmet Davutoğlu a ouvertement dit que, pour Ankara, aujourd'hui, l'Ukraine « n'est pas juste un pays amical, mais plutôt un partenaire stratégique ». Cela va au-delà du discours diplomatique classique : les mots ont un sens, et ici ils illustrent le renforcement réel des liens entre les deux pays depuis ces derniers mois. On constate que Kiev comme Ankara s'activent à renforcer les liens économiques et humains (question des visas en particulier) entre les deux pays.

Ce rapprochement va maintenant jusqu'au domaine militaire. Début avril 2016, les marines turque et ukrainienne s'entraînaient ensemble, dans la mer Noire. Moins d'un mois plus tôt, un autre exercice naval bilatéral avait lieu sur la mer de Marmara. Le 12 avril, ce rapprochement a été complété, au niveau militaro-industriel : des fleurons de ce secteur, Havelsan (Turquie) et Ukroboronprom (Ukraine), ont signé un mémorandum d'entente pour développer et construire ensemble des satellites. C'est le résultat de conversations qui ont eu lieu au plus haut niveau entre Turcs et Ukrainiens depuis le mois de novembre 2015, confirmé au mois de décembre dernier. Fin 2015, en effet, les deux compagnies évoquées ont commencé des discussions visant à une coopération systématique pour la modernisation des tanks dans les deux pays. Coopération qui devrait s'étendre à d'autres armements. Et en février 2016, les informations de milieux bien renseignés à Ankara comme à Kiev allaient dans le même sens : le but est bien de codévelopper et de coproduire de l'armement de qualité.

Quand une relation bilatérale va aussi loin, c'est qu'il y a un lien particulier entre les deux pays : l'opposition à la Russie. Ankara a longtemps modéré ses propos face au Kremlin : ces dernières années, la Russie a fourni 60 % du gaz consommé par la Turquie. C'est l'intervention russe en Syrie qui a changé la donne. Notamment le viol répété de l'espace aérien turc, jusqu'à ce qu'Ankara réagisse en abattant un avion russe. Et aujourd'hui, on voit naître une alliance clairement antirusse entre deux pays stratégiques. Cela risque d'avoir des conséquences fortes sur la géopolitique eurasiatique. ■

ÉGLISE PROTESTANTE UNIE. Un synode concerné par l'actualité de notre pays.

De la peur à la confiance

Convoqué à Nancy entre le 5 et le 8 mai, le synode national de l'Église protestante unie de France a consacré une large part de ses travaux à « l'interne » pour développer son engagement à être « une Église de témoins ».

Le synode s'est ouvert avec le message du président du Conseil national, le pasteur Laurent Schlumberger, intitulé « De la peur à l'encouragement ». Il est parti des suites du synode de l'année dernière qui a ouvert la possibilité de la bénédiction des couples mariés de même sexe. Évoquant les réactions à cette décision il a relevé que, « *pour beaucoup, cette décision a représenté un vrai événement, inattendu. Et cet événement fut perçu comme heureux ou malheureux, c'est selon* ». Il a appelé tous les membres de l'Église, ceux qui ont été blessés et ceux qui ont été comblés, à la fraternité. Pas une fraternité de façade, mais un compagnonnage qui prend en compte l'altérité du prochain. « La qualité d'une Église se repère à la façon dont la fraternité peut se vivre au-delà des différences.

Le précédent du ministère féminin

Avec finesse, il a relevé que ce synode se situait cinquante ans après le synode qui a pris la décision de l'accès plein et entier des femmes au ministère pastoral. À l'époque, les débats avaient été difficiles, avec des arguments bibliques et théologiques, alors que de nos jours, le ministère féminin apparaît comme évidence. Il a invité les synodaux à l'apaisement et de citer l'éditorial de *Réforme* qui a suivi le synode de Sète : « *Bilan dans cinquante ans* ».

Il a ensuite décliné le thème de la peur face aux attentats qui ont ensanglanté ces derniers mois. Politiquement, ce type d'événements peut susciter un repli identitaire. Dans l'année électorale dans laquelle nous allons entrer, « *la figure de l'étranger "du Sud" va concentrer sur elle les traits réels et fantasmés du migrant, du réfugié, de la victime, du profiteur, du miséreux, du terroriste, dans un mélange hautement inflammable, propice à toutes les manipulations* ». Cette exhortation a été entendue par le synode qui a voté à la quasi-unanimité deux résolutions demandant, d'une part, l'organisation d'une protestation publique contre l'accueil trop parcimonieux des réfugiés en France et, d'autre part, l'interpellation du gouvernement français afin qu'il propose une politique à la fois généreuse et réaliste des exilés syro-irakiens.

La décision du synode la plus attendue concernait la nouvelle traduction d'une des phrases du Notre-Père proposée par l'Église catholique. Les rapporteurs étaient la pasteur Agnès von Kirchbach, spécialiste de la catéchèse, et Christian Grappe, bibliste et professeur de Nouveau Testament à la faculté protestante de Strasbourg. Comme il est impossible de décider d'une traduction univoque, le synode a pris la décision de privilégier les relations œcuméniques et de faire sienne la nouvelle traduction qui demande à Dieu de « ne pas nous laisser entrer en tentation ».

Les délégués se sont donné rendez-vous l'année prochaine, pour un synode qui commémorera les 500 ans de la Réforme et qui adoptera la nouvelle confession de foi de l'Église protestante unie de France. ■

ANTOINE NOUIS

COUPLES DE MÊME SEXE. Comment les Églises scandinaves et allemande se positionnent-elles dans leur accueil ?

Bénissez cette union...



En Europe, l'idée d'une célébration pour les couples de même sexe fait son chemin

Les uns restent, les autres partent. À peine un an après le vote du synode rendant possible la bénédiction des couples de même sexe, l'ÉPUdF estime à une dizaine le nombre d'unions célébrées. Chaque paroisse est restée libre de décider pour elle-même, quelques refus ont été émis. Les positionnements sont parfois plus tranchés, tels ceux des communautés qui ont quitté le giron pour être accueillies par l'Unepref en tant qu'Églises associées. Ailleurs en Europe, l'idée d'une célébration, dont la forme importe autant que le fond, pour les couples de même sexe fait également son chemin au sein des congrégations.

En Norvège

Ainsi, l'Église protestante de Norvège, principale confession du pays scandinave, a-t-elle décidé d'autoriser les unions religieuses pour les couples homosexuels. « *À ce jour, le mariage gay religieux n'existe qu'en Suède, au Danemark et dans quelques congrégations à travers le monde anglo-saxon* », rappelait l'AFP dans son communiqué.

Avec 88 voix sur 115, le synode qui s'est réuni en avril à Trondheim a décidé qu'une nouvelle liturgie serait proposée, en plus de l'actuelle, pour permettre de consacrer ces unions. Chaque pasteur conservera cependant le droit de décliner une demande. En pratique, les unions religieuses de couples homosexuels seront possibles après l'adoption

de la nouvelle liturgie, prévue lors d'un synode qui se tiendra l'année prochaine, en janvier.

Si l'Église norvégienne de Paris est appelée à suivre la même direction que son Église mère, le pasteur Ola Johannes Jordal précise qu'« *aucun mariage de couple de même sexe ne sera réalisé avant que cela ait été discuté lors de la rencontre annuelle, cet été* ». Du synode, il retient que l'Église norvégienne a échoué à trouver un consensus acceptable par tous. Et ce, même après de longues discussions et plusieurs études. Pour autant, l'institution n'estime pas que les divergences d'opinion sont de nature à rompre la communion fraternelle : les différents points de vue peuvent coexister et trouver une expression dans la liturgie, l'enseignement et la prédication.

« Selon le pasteur Jordal, l'Église norvégienne a échoué à trouver un consensus »

Enfin, le pasteur rappelle qu'« *une majorité au sein du synode considère qu'en plus de la liturgie actuelle du mariage et de la bénédiction pour le mariage civil entre un homme et une femme, il faut imaginer des liturgies simi-*

lares incluant les partenaires de même sexe et susceptibles d'être appliquées à tous les couples ».

En Allemagne

Cette question d'un rituel différencié, les Églises de Berlin, du Brandebourg et de la Saxe de l'Est ont décidé de la trancher par un vote officiel, intervenu le mois dernier. Sur l'ensemble des participants au synode – qui ne s'est pas réuni que pour traiter ce sujet –, 91 se sont exprimés en faveur de l'égalité des couples homosexuels vis-à-vis du sacrement du mariage, 10 ont voté contre et 4 se sont abstenus. Selon l'agence de presse Protestinter, les débats se seraient caractérisés par le respect et l'ouverture face à la diversité des positions. L'évêque Markus Dröge a salué la décision de l'organe délibérant, soulignant la pertinence de l'intense processus de délibération qui avait été entamé un an à l'avance.

Depuis 2002, cette Église régionale allemande offrait aux partenaires homosexuels une bénédiction religieuse qui devait se différencier clairement du sacrement unissant un homme et une femme, et ne pas être inscrite dans les registres de l'Église.

La nouvelle décision laisse toujours la possibilité aux paroisses et aux pasteurs de refuser le sacrement aux couples de même sexe mais leur décision devra être justifiée auprès des supérieurs hiérarchiques.

En Suède

En Suède, le processus semble ne pas avoir soulevé les mêmes questionnements : « *Dans l'Église suédoise, la bénédiction d'un couple homosexuel suit le même rituel que pour un couple hétérosexuel. Beaucoup dans la société pensent que c'est une bonne chose de traiter tout le monde de manière égale et que le respect de l'amour est une base* », explique Tanja Kamensky, pasteur de l'Église suédoise à Paris.

En deux ans d'exercice dans cette paroisse, elle déclare ne pas avoir encore eu l'occasion de célébrer l'union d'un couple de même sexe mais elle l'a déjà fait ailleurs et n'hésiterait pas à prononcer à nouveau une telle célébration si on le lui demandait. Sans négliger ni l'importance du sujet ni l'intérêt du dialogue, Ola Johannes Jordal tient à rappeler que les débats ne doivent pas faire passer les Églises à côté des sujets urgents que sont la protection de la planète, la justice sociale ou encore l'accueil des réfugiés. Le tout au nom de l'Évangile. ■

CLAIRE BERNOLE
AVEC AFP ET PROTESTINTER



ÉTATS-UNIS. Panneaux solaires, éoliennes, recyclage... De plus en plus de congrégations américaines adoptent des pratiques écologiques, par conviction ou par souci d'économies.

Les Églises se mettent au vert

En se garant sur le parking de l'église luthérienne St. Andrew's, à Los Angeles, d'emblée, le ton est donné : parmi la dizaine de voitures stationnées, les trois quarts sont des véhicules verts de type hybride ou électrique. À l'intérieur du bâtiment, le jeune pasteur Caleb Crainer nous attend pour nous faire visiter son église, réputée comme étant l'une des plus vertes de la Cité des Anges. « En 2014, nous avons même gagné le Climate Cool Award, un prix californien qui récompense les entreprises et associations exemplaires en matière d'environnement », explique fièrement le pasteur.

Dans toutes les salles du bâtiment, y compris le sanctuaire principal, les ampoules classiques ont été remplacées par des bulbes basse consommation. « Nous essayons d'exploiter aussi au maximum la lumière naturelle offerte par nos nombreuses baies vitrées », ajoute Caleb Crainer. Dans les toilettes, l'eau chaude a été coupée. Côté cuisine, fini les assiettes en carton et les verres en plastique lors des repas communautaires : toute la vaisselle est désormais en porcelaine.

Katerina a changé la donne

Des poubelles bleues frappées du logo « recyclable » sont visibles tous les 10 mètres. Sur le toit, des panneaux solaires ont été installés il y a quatre ans. Enfin, dans le jardin, des enfants jouent sur un carré de gazon en plastique et au milieu de plantes désertiques. Une manière de lutter contre la sécheresse qui sévit en Californie depuis plus de quatre ans.

« Nous voulons montrer à nos fidèles que chaque détail, chaque petit geste en plus, compte, affirme le pasteur de St. Andrew's. Et qu'ils peuvent eux-mêmes reproduire très facilement



ces changements à la maison. » Des exemples comme celui-ci en Californie, mais aussi dans le reste des États-Unis, il en existe aujourd'hui des milliers : de l'installation de panneaux solaires, voire d'éoliennes pour faire baisser la facture d'électricité, au recours à des architectes spécialisés dans les bâtiments écoresponsables, en passant par la chasse au gaspi, ou bien encore la création de potagers bio dans les jardins des églises. Les communautés chrétiennes américaines s'intéressent aujourd'hui de plus en plus aux problématiques environnementales et aux solutions pratiques qui peuvent être mises en place.

Plusieurs organisations chrétiennes et interreligieuses, comme l'Interfaith

Power and Light basée à San Francisco ou Green Faith dans le New Jersey, ont fortement contribué à cette prise de conscience. Ces plates-formes vertes créées dans les années 90 visent à conseiller et aider les Églises dans leur transition écologique, en les informant par exemple sur l'existence des différentes subventions disponibles dans leurs États pour faire installer des panneaux solaires.

Le révérend Fletcher Harper, directeur de Green Faith, se souvient du contexte de l'émergence de ces organisations. « Lorsque nous avons créé l'association en 1992, certains d'entre nous revenaient tout juste du sommet de Rio de Janeiro, qui a abouti plus tard au protocole de

les enfants jouent sur faux gazon, pour éviter d'arroser dans une Californie en proie à la sécheresse

Kyoto. Le livre d'Al Gore commençait lui aussi à faire du bruit. Devant ce début de réveil des consciences, nous avions envie de retoucher nos manches. Mais la véritable prise de conscience chez l'ensemble des croyants est, elle, venue un peu plus tard, en 2005, avec l'ouragan Katerina, dont nous commémorons cette année le 11^e anniversaire.

« C'est cela qui a vraiment changé la donne : les gens ont compris que le changement climatique pouvait donner lieu à des catastrophes dans notre pays, et affecter les plus démunis d'entre nous. C'est à ce moment-là que des milliers d'églises, de synagogues et de mosquées ont commencé à vraiment se mobiliser

« Nous voulons montrer à nos fidèles que chaque détail, chaque petit geste en plus, compte »

sur la question du climat. Fin novembre, nous étions encore nombreux à participer à la COP21, à Paris. »

Laurel Kearns, professeur de sociologie, de religion et d'études environnementales à la Drew Theological School, estime toutefois que l'engagement écologiste des Églises demeure encore parfois « assez superficiel ». Selon elle, « si de plus en plus d'Églises sont très engagées et convaincues par la nécessité de se battre pour l'environnement, il ne faut pas oublier que d'autres le font davantage dans une logique de marketing ou tout simplement pour faire des économies ».

Pasteurs verts

C'est le cas de l'Église luthérienne St. John's à San Antonio, au Texas. Celle-ci a beaucoup fait parler d'elle dans la presse locale en 2010, en faisant installer quelque 240 panneaux solaires sur son toit, bien que la communauté ne se sente pas particulièrement concernée par la question de l'environnement. « L'idée de nous convertir au solaire est venue du trésorier de l'époque qui a trouvé là un moyen de nous faire économiser de l'argent », explique le pasteur Skip Courter. Si les panneaux réduisent de moitié la consommation en électricité de l'église, ses membres ne souhaitent pas aller plus loin dans le domaine de l'environnement.

Pour autant, Laurel Kearns est convaincue que la nouvelle génération de pasteurs va continuer de changer la donne en profondeur. « Il faut savoir que de plus en plus de séminaires théologiques ont introduit ces dernières années dans le curriculum un grand nombre de sujets liés à l'environnement et à la nourriture : cours sur l'écologie, l'écospiritualité, le changement, le développement durable. Là où j'enseigne, à Drew, dans le New Jersey, aucun étudiant ne sort diplômé sans avoir travaillé sur la question du réchauffement climatique. » ■

NOEMIE TAYLOR-ROSNER

CORRESPONDANCE DE LOS ANGELES

L'implication écologique en chiffres

Même s'il n'existe pas de chiffres officiels sur le nombre d'Églises vertes, impliquées dans la lutte contre la pollution et le réchauffement climatique, on sait en tout cas que l'organisation Interfaith Light and Power, véritable référence aux États-Unis dans ce domaine, comptait en 2014 quelque 18 000 congrégations partenaires à travers tout le territoire américain. Au total, chaque année, leur action permet d'empêcher qu'environ 1 000 tonnes d'émissions de gaz à effet de serre ne pénètrent l'atmosphère. Ce qui revient à préserver quelque 25 000 arbres. En terme d'affiliations religieuses, un sondage réalisé en 2014 par le Public Religion Research Institute montre que

les Églises noires et latinos sont les deux groupes chrétiens les plus préoccupés par le changement climatique : 73 % des fidèles hispaniques et 58 % des Afro-Américains se disent concernés. En revanche, seuls 43 % des protestants blancs dits « traditionnels » et 35 % des protestants blancs évangéliques affirment être préoccupés par cette question. Selon la chercheuse Laurel Kearns, ces chiffres s'expliqueraient par le fait que les populations les plus privilégiées socialement sont généralement moins directement touchées par la pollution et les effets du changement climatique.

N. T.-R.

Regards sur l'Algérie ▶ Le modèle économique se fissure ▶ Entretien avec Jacques Pradel, qui milite pour un rapprochement franco-algérien ▶ Rencontre avec des étudiants algériens en France

DOSSIER RÉALISÉ PAR PIERRE DESORGUES

Entre-deux algérien

MAGHREB. L'Algérie est confrontée à une crise économique due à la chute du cours du baril de pétrole. C'est un pays figé, à la jeunesse désabusée face à la mainmise de l'armée et des caciques sur le pouvoir.

Fin de règne ? Fin d'un régime ? Les mauvaises nouvelles depuis quelques mois ne cessent de s'accumuler pour le pouvoir algérien. Le président Bouteflika, réélu pour un quatrième mandat en 2014 dans des conditions contestées par l'opposition, semble, dans ses rares apparitions, de plus en plus absent. L'économie du pays connaît un fort ralentissement. Le budget faste des années 2000 et du début de cette décennie semble révolu. En six mois, au début de l'année 2015, le prix du baril de pétrole est tombé de 115 à 45 dollars. Le prix du Sahara Blend, baril local, oscille aujourd'hui entre 35 et 40 dollars. Un désastre pour l'économie du pays. « *Le pays ne produit rien. Les oignons ou l'huile qui pourraient être le fruit de l'agriculture algérienne viennent de l'Espagne. Notre économie est fondée sur l'import-import. Les hydrocarbures servent à payer nos factures* », décrit Hasni Abidi, politologue algérien, basé à Genève.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : les hydrocarbures (gaz et pétrole) représentent 96 % des exportations du pays. Chaque année, le budget de l'État n'est pas construit sur une prévision de croissance, mais sur le prix du Sahara Blend. Il est alimenté à 60 % par les recettes d'hydrocarbures.

Or le magot sur lequel est assis le régime fond comme neige au soleil. Le niveau des réserves de change est passé de 180 milliards en 2014 à 151 en 2015. Il pourrait, selon les prévisions du gouvernement, rapportées par l'agence de presse algérienne 5APS, passer sous la barre des 120 milliards de dollars d'ici à la fin de 2016. Le déficit bud-

gétaire du pays pourrait atteindre les 40 milliards de dollars cette année. Ces chiffres semblent donner des sueurs froides à certains membres du régime. Le Premier ministre Abdelmalek Sellal reconnaît que le pays est plongé dans la « *crise* ». Le prix du pétrole ne risque pas de remonter à court terme. Le phénomène est bien plus structurel que simplement conjoncturel. L'Iran exporte à nouveau ses hydrocarbures. Et les États-Unis, avec le pétrole et le gaz de schiste, sont devenus exportateurs nets d'hydrocarbures.

Rente et paix civile

Résultat : un retour à la décennie noire de la guerre civile hante les mémoires. En 1986, le prix du baril de pétrole était revenu à celui de l'avant-choc pétrolier de 1973. La dette du pays avait explosé. Alger vivait alors sous la tutelle du FMI. Le chômage, le mal de vivre et l'incompétence du régime avaient provoqué une explosion de colère chez les jeunes, en octobre 1988.

Trois ans plus tard, le Front islamique du salut, le FIS, remportait les élections, dont les résultats furent rapidement annulés par l'armée. Le pays s'est enfoncé dans la guerre civile. « *L'armée, base du régime, est financée par la rente pétrolière. Celle-ci permet d'acheter la paix politique et sociale. En 2011, le pouvoir a réussi à se prémunir du printemps arabe en sortant le chèque. Dès qu'un foyer insurrectionnel se déclare, le régime arrose la région et les classes sociales concernées* », assure Hasni Abidi.

Le budget 2013 avait encore acté l'embauche de 55 000 fonctionnaires.



Les transferts sociaux représentent aujourd'hui plus de 70 milliards de dollars chaque année dans ce pays de 38 millions d'habitants où le taux de chômage dépasse les 20 %. Les denrées de première nécessité sont subventionnées par l'État. « *Avec la chute des cours, ce modèle n'est plus tenable* », indique le politologue.

Depuis quelques semaines, le pouvoir, par l'intermédiaire du chef du gouvernement Abdelmalek Sellal, ne cesse de promettre l'annonce de la feuille de route d'un nouveau modèle économique

cadres du régime. Bouteflika, en arrivant au pouvoir, avait dénoncé le poids économique de ces généraux qui possèdent des intérêts dans l'importation de produits de première nécessité pour les Algériens. Rien n'a changé. Le développement de l'agriculture ou d'une industrie locale est contraire aux intérêts économiques de ces généraux. »

Le régime compte, au contraire, sur une nouvelle rente, celle du gaz de schiste, dans le sud du pays. Les oppositions locales sont fortes. Les populations craignent une contamination de l'eau, ressource rare dans la région, par la fracturation hydraulique. L'heure n'est pas encore à la remise en cause de l'actuel modèle économique du pays par le régime.

La raison est en partie générationnelle. « *Les cadres dirigeants ont entre 60 et 80 ans. Il faut attendre l'arrivée au sein du régime d'une nouvelle génération pour que s'enclenche réellement une réflexion sur un nouveau modèle économique* », souligne Pierre Vermeren, historien et spécialiste de l'Algérie contemporaine. Paradoxalement, le régime, malgré sa recherche du *statu quo*, ne semble pas être menacé à court terme. « *L'État et son appareil sécuritaire restent*

« Les Algériens sont très insatisfaits de la situation actuelle, mais aucune alternative politique crédible ne se présente à eux »

moins dépendant des hydrocarbures. L'Algérie doit commencer à produire. Hocine Malti, critique du régime et ancien vice-président de la Sonatrach (1972-1975), compagnie publique d'exploitation du pétrole algérien, ne croit pas à une conversion du régime à ce nouveau modèle économique. « *L'idéal serait de diversifier l'économie, mais ce serait contraire aux intérêts de certains*



© PICTUREREFLEX/ISTOCK

forts. Les dirigeants actuels ont connu de nombreuses variations du prix du pétrole durant leurs longues carrières. Ils savent gérer politiquement ces à-coups. Le fonds souverain devrait leur permettre de tenir encore quelques années. Les Algériens sont certes très insatisfaits de la situation politique et économique actuelle, mais aucune alternative politique crédible ne se présente à eux. Un mouvement de contestation comme Barakat [né au moment de l'élection présidentielle de 2014, *ndlr*] n'a pas de véritable base sociale », avance Pierre Vermeren. Le saut dans l'inconnu fait peur.

Un pays fermé

« Le souvenir de la guerre civile reste en outre très présent. Les Algériens ne veulent pas revivre cette expérience », ajoute Pierre Vermeren. « La fin de la décennie noire doit être portée au crédit de la présidence actuelle. Ce n'est pas une mince réussite », insiste Pierre Vermeren.

La reconstruction du pays, épuisé par une guerre civile qui a fait 200 000 morts, est également avancée par le pouvoir. « Les gens vivaient à 10 dans un petit appartement. L'état matériel du logement ou des canalisations d'eau était catastrophique. Le pays s'est rééquipé sous la présidence de Bouteflika. La croissance démographique du pays est repartie de plus belle, ce qui d'ailleurs est une autre bombe à retarde-

ment. Le niveau de vie moyen des Algériens reste bien au-dessus des autres pays du Maghreb », note Pierre Vermeren.

L'heure de la succession a aujourd'hui sonné. Le bal des prétendants semble avoir commencé. « L'opposition n'a aucune chance. Il n'y a aucun front uni, aucune stratégie. Même le monde syndical est contrôlé par le régime », détaille Hasni Abidi. « Le régime présentera un homme au peuple qui sera chargé d'avaliser ce choix. Ce mode de désignation est très opaque. Il est impossible de savoir qui pourra succéder au président actuel », assure Pierre Vermeren.

L'Algérie apparaît comme l'un des États les plus fermés au monde. « C'est un pays un peu hors-sol au sein du monde arabe. L'Égypte ou le Maroc n'ont pas de capitaux. Ils ont dû s'ouvrir pour accueillir touristes et entreprises étrangères. L'Algérie, avec ses ressources en hydrocarbures, possède un capital. Pourquoi s'ouvrir ? »

L'Europe pourrait favoriser cette ouverture à l'occasion de la chute de la rente pétrolière. « Le passé avec la France est très lourd, conclut le chercheur. Une ouverture du pays peut passer par une initiative européenne avec la France, en partenariat avec d'autres États comme l'Allemagne ou l'Italie, pour que ce soit plus simple. » ■

PIERRE DESORGUES

Front de mer de Bab El Oued à Alger

À NOTER

Lire aussi le « Bible et actualité » en page 13

ENTRETIEN. Jacques Pradel, chercheur retraité au CNRS, est président de « l'Association des pieds-noirs progressistes et de leurs amis ». Il milite pour un rapprochement entre les deux pays.

« La France et l'Algérie se tournent le dos »

Jacques Pradel désire incarner une autre mémoire des pieds-noirs. Issu d'une grande famille de colons, qui a un temps possédé près de 5 000 hectares de terre, il a quitté l'Algérie et Tiaret à l'âge de 17 ans. Loin des clichés, l'homme n'est pas porté par la nostalgie de l'Algérie française.

Quel regard portez-vous sur l'Algérie d'aujourd'hui ?

L'Algérie ne va pas bien. Je m'y rends souvent pour échanger avec les membres de notre association qui y vivent. Le sentiment qui domine chez mes interlocuteurs issus de la société civile est celui d'une situation figée, bloquée, où la jeunesse, souvent diplômée, ne trouve pas de travail et perçoit ce pays comme une forme de prison à ciel ouvert. Le régime tient parce qu'il verse et distribue de l'argent dès qu'un foyer insurrectionnel se déclare. Mais les Algériens et notamment les jeunes ne veulent pas de cet argent issu de la rente pétrolière et confisquée par le régime. Ils veulent un emploi, une dignité.

Le régime issu du FLN joue sur son passé de libérateur du pays lors de la guerre d'indépendance. Cette légitimité est-elle encore en sa faveur ?

Le FLN met en effet en scène son rôle durant la guerre d'indépendance dans ses discours publics. Il essaie de cristalliser la question mémorielle, le souvenir du conflit colonial en demandant à la France de se repentir. Ce discours n'a franchement plus beaucoup d'impact sur la population algérienne. Déjà, d'un point de vue démographique, l'Algérie est un pays jeune. Il y a un phénomène générationnel. Pour bon nombre de jeunes Algériens, le conflit colonial n'a pas la même résonance que pour leurs aînés.

La mémoire de la guerre civile, la décennie noire des années 90, est par contre bien présente. L'opinion publique est également travaillée par la question des discriminations en France contre les Maghrébins et les Algériens vivant en France. En tant que pied-noir je n'ai jamais perçu d'animosité. On me dit souvent : « Bienvenue chez vous ». La France n'a pas forcément à demander pardon, mais elle pourrait, par l'intermédiaire du président de la République, faire un geste fort pour marquer clairement ses regrets vis-à-vis de ce qui s'est passé durant le conflit.

Le pays a rendu des honneurs militaires à Bigeard au moment de sa mort, lui, un ancien tortionnaire, ordonnateur de la torture. Un haut responsable fran-

çais aurait dû se rendre à Alger déposer une gerbe à la villa Sesini [lieu de torture à Alger de l'armée française pendant la guerre d'Algérie, *ndlr*]. Un geste fort de la France permettrait d'aller de l'avant et de remettre en chantier le traité d'amitié entre la France et l'Algérie voulu, initié par Jacques Chirac et enterré par Nicolas Sarkozy.

La France et l'Algérie se tournent le dos. C'est un immense gâchis. Il y a en Algérie des éditions francophones. Ces livres ne peuvent pas être vendus en France. La guerre des visas est une autre forme d'absurdité. La France ne veut plus accueillir et ferme sa frontière. Le gouvernement algérien réplique en augmentant les prix des visas pour les Français désireux de venir en Algérie. La visite très positive de François Hollande en 2012 avait soulevé un espoir de relance d'un nouveau traité entre les deux pays. Les bonnes intentions affichées sont hélas restées lettre morte.

Comment expliquez-vous cette frilosité des deux côtés ?

Le gouvernement algérien est partisan du *statu quo*. Si les hommes, les idées ne circulent pas, cela arrange bien entendu le régime qui a tout intérêt à maintenir une forme de fermeture de son pays. Les responsables français, pour leur part, surestiment à mon sens le poids politique du conflit algérien en France, notamment chez les rapatriés et enfants de rapatriés. C'est ce qui explique la prudence de Hollande ou la volonté de Sarkozy d'enterrer tout rapprochement avec l'Algérie. Les associations de pieds-noirs qui ont voix au chapitre sont effectivement nostalgiques de l'Algérie française, mais elles ne représentent pas l'opinion majoritaire des rapatriés et de leurs enfants.

Ces associations ont fait la une des médias au moment où elles ont voulu créer des mémoriaux ou des musées sans aucune valeur scientifique à la gloire de l'Algérie française. Les membres fondateurs d'associations progressistes ont été assassinés par l'OAS. Nous avons créé notre association en réaction à cette image fausse des pieds-noirs proches des idées de l'extrême droite. Cette image, hélas, transpire dans l'imaginaire des politiques. La grande majorité des rapatriés a tourné la page. Mais les montées de l'islamophobie, des discriminations et la peur des migrants en France n'arrangent pas les choses... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR P. DE.

► www.anpnpa.org

REPORTAGE. La situation des étudiants algériens dans l'Hexagone est peu enviable. Il leur est interdit d'avoir un emploi en marge de leurs études. D'où un sentiment de déshérence qui peut mener au suicide. Le pouvoir algérien considère, lui, leur séjour en France comme une fuite des cerveaux.

Ces étudiants non grata

C'est un fait divers qui n'a pas vraiment intéressé les médias français, mais qui a eu un certain écho en Algérie. Il y a un an, en l'espace de 48 heures, deux étudiants algériens vivant à Paris se donnaient la mort. Ces deux actes ne sont pas isolés. Chaque année, selon l'ADRA, Association d'Algériens vivant en France, une dizaine d'étudiants algériens mettent fin à leurs jours. Le pays d'études n'est pas l'Eldorado rêvé. Ces étudiants sont devenus à leur corps défendant l'illustration des rapports compliqués et complexes qu'entretiennent la France et l'Algérie. Tahar Si Serir, ancien étudiant en informatique à l'université Paris-Diderot, témoigne : « Les études en France sont régies par des accords particuliers entre les deux pays. C'est une conséquence des accords d'Évian, selon lesquels la France et l'Algérie ont préféré passer par des accords bilatéraux que par le droit international. Pourquoi pas ? Lennuyeux, c'est que la communauté estudiantine algérienne, aujourd'hui la troisième numériquement derrière les Chinois et les Marocains, a des droits bien inférieurs aux autres étudiants étrangers de l'Hexagone. »

Bourses inexistantes

Tahar poursuit : « Un étudiant sud-américain, qui vient d'un pays dont les liens historiques et culturels sont moins forts qu'entre l'Algérie et la France, a bien plus de facilités qu'un étudiant algérien pourtant francophone. » Les accords de 1968, révisés entre Alger et Paris en 2001, régissent en effet la vie des 26 000 étudiants algériens en France.

Les autres étudiants étrangers peuvent exercer une activité salariée à temps partiel. Les Algériens, eux, ne peuvent pas travailler parallèlement à leurs études, ne serait-ce que quelques heures par semaine.

« Il est difficile de connaître les raisons de ceux qui se suicident, mais le fait de ne pas pouvoir travailler et de s'enfoncer dans la pauvreté, la déshérence, peut expliquer ces actes. Les bourses sont inexistantes », déplore Tahar.

Bilal, étudiant en sciences de l'éducation, s'est battu pour arracher cette autorisation. « On peut obtenir une dérogation, notamment auprès de la préfecture, mais il faut y aller avec les dents. Notre syndicat, l'Union des étudiants algériens de France (UEAF), essaie de faciliter les démarches. »

« Les patrons désireux d'embaucher l'étudiant doivent passer eux-mêmes par cette procédure lente et longue. Les Algé-



Salah Kirane, étudiant franco-algérien à Paris-VIII. Selon lui, le questionnement identitaire est renforcé par les ambiguïtés du gouvernement actuel

riens, en dehors de la question des discriminations, ont du mal par conséquent à trouver du travail. J'ai eu beaucoup de chance parce que mon employeur a connu lui-même cette situation, mais c'est presque impossible sinon », témoigne Tahar Si Serir.

« Le pire, c'est que l'interdiction de travailler ne figurait même pas dans les accords de 1968. Elle est apparue en 2001 », pointe Bilal. « Nos droits régressent », ajoute le jeune homme.

Salah Kirane, étudiant franco-algérien en master de relations internationales à Paris-VIII, dénonce d'autres absurdités : « Les étudiants étrangers qui ont obtenu un master II peuvent espérer une prolongation pendant un an d'une aide pour trouver s'ils le désirent un travail et pour s'installer dans le pays. Les Algériens n'y ont pas droit. »

Peut-on parler de discrimination institutionnalisée ? « Je ne veux pas parler de racisme d'État en France, mais il y a des clichés qui perdurent chez les cadres de l'administration préfectorale. L'Algérien n'est pas venu pour étudier, mais pour immigrer, selon certains agents. C'est un sentiment particulier lorsque vous venez chercher des documents et que la plupart portent cette mention : "Pour tous étudiants étrangers sauf Algériens" », décrit Tahar.

« Cela vient-il de la mémoire de la guerre d'Algérie ? Je ne sais pas. L'image en tout cas est très négative, même chez certains membres des équipes pédagogiques dans les universités », indique Salah.

Les autorités françaises ne sont pas les seules responsables de cette situation des étudiants algériens. La rumeur dans les campus prête au président Bouteflika cette phrase les concernant : « Ce sont

des gens incontrôlables. » Alger, depuis quelques années, cherche à décourager tout départ. Aucune bourse n'est accordée. L'étudiant candidat malgré tout doit déposer une garantie de près de 8 000 euros. Le prétexte est simple : éviter la fuite des cerveaux. Les raisons sont plus politiques. « Les jeunes en Algérie sont déjà très politisés. En France, ils peuvent vivre leur militantisme, leurs combats et bénéficier d'une expression au grand jour dans un espace démocratique. L'Algérien est un Français du Maghreb. C'est un rôle et, en France, il peut râler », explique Salah Kirane.

Questionnement identitaire

Tahar confirme : « L'argument de la lutte contre la fuite des cerveaux ne tient pas. Les enfants des cadres du régime que j'ai croisés à Diderot n'ont aucune difficulté pour partir étudier. Les raisons sont politiques. Je suis né à Tizi Ouzou dans une famille modeste. Je me suis battu pour aller étudier en France et échapper à ce régime. Je me perçois comme un opposant. Lors de mes retours à Tizi Ouzou, je sais que je suis surveillé », détaille le jeune informaticien.

La France pourrait dénoncer la dureté de ces accords et appliquer le droit international pour les étudiants algériens. Mais, selon Tahar, « Paris veut à tout prix garder de bonnes relations avec le pouvoir d'Alger ».

Cette communauté étudiante a en tout cas décidé de s'organiser pour défendre ses droits via l'Union des étudiants algériens de France. Les accusations de communautarisme ont alors fusé. « L'Union nationale des étudiants de France n'a pas compris notre démarche. Les rapports, depuis, se sont apaisés », poursuit Tahar. L'organisation syndicale

accueille désormais de nombreux étudiants algériens, mais aussi des binationaux et des jeunes Français d'origine algérienne.

« Le syndicat regroupe des gens qui se sentent aussi victimes de discriminations. Je suis un binationnel. Mes parents sont venus en France pendant la décennie noire. J'ai gardé ma nationalité algérienne. L'agenda des luttes de l'organisation m'a séduit », explique le jeune étudiant.

« D'autres étudiants, français, mais d'origine algérienne, sont dans une forme de réenracinement. Les premières et secondes générations sont restées muettes et ont cherché à s'assimiler. La troisième, face aux discriminations, revendique en réaction un héritage culturel. On peut faire un parallèle avec le concept de négritude et paraphraser Aimé Césaire : "Tu ne cesses pas de me traiter de nègre, eh bien, je suis nègre et je le revendique." C'est un peu la même chose pour ces jeunes issus d'une famille algérienne ou maghrébine », analyse Salah Kirane.

Fehrat, qui a vécu toute sa jeunesse en France, est un peu dans cette logique, selon son ami Salah. « Je suis algérien. Je parle une des langues d'Algérie, c'est ma langue natale », confie-t-il.

Le questionnement identitaire est renforcé, selon Salah, par les ambiguïtés du gouvernement actuel. « Le débat sur la déchéance de nationalité, seulement applicable aux binationaux, a été dévastateur. Au lendemain des attentats de Paris, Manuel Valls a cru bon de demander aux musulmans de France de se désolidariser des terroristes. Mais demandait-on aux chrétiens de condamner le Ku Klux Klan par exemple ? », s'interroge le jeune homme.

« Paris veut à tout prix garder de bonnes relations avec le pouvoir d'Alger »

Malgré les difficultés, aucune rancœur contre la société française n'est perceptible. « Je suis fier de dire que j'appartiens à la République, à un espace démocratique », souligne Salah, partagé entre son envie de retrouver ses parents repartis pour l'Algérie ou de rester en France.

Tahar Si Serir, arrivé à Paris il y a 14 ans, est devenu informaticien. Sa compagne est française. Sa petite fille possède la double nationalité. « Je vis en France. Je suis, malgré les difficultés rencontrées, reconnaissant vis-à-vis de ce pays. En dehors de la machine administrative, je n'ai pas perçu à mon égard une forme de discrimination dans la société française. » L'attachement au pays d'origine reste cependant fort : « Mon foyer est en France, mais, paradoxalement, je ne désespère pas de revenir un jour à Tizi Ouzou, lorsque le régime actuel sera tombé. » ■

PIERRE DESORGUES

DIX PAROLES (18). La dernière des dix paroles appelle à ne pas convoiter les biens du prochain. Les commentaires ont déclaré qu'on pouvait la considérer comme la récapitulation de l'ensemble du décalogue.

LI.RE.

Des effets de la convoitise

La dernière parole du décalogue concerne notre société qui est organisée autour de la consommation et qui, pour cela, se doit d'entretenir la convoitise.

Chacune des dix paroles nous concerne plus ou moins. Certains seront plus tentés par l'adultère, d'autres par le vol ou le comérage, d'autres par la convoitise. Si ce commandement se trouve en clôture du décalogue, c'est qu'il est une sorte de récapitulation des dix paroles. Un commentaire précise : « *Celui qui viole le dernier commandement les viole tous ; car, qui convoite, convoite un autre Dieu et d'autres parents, se rebelle contre Dieu et adore d'autres dieux, ne sanctifie aucun jour, et témoigne contre lui-même, vole et tue dans sa pensée, et, dans sa pensée, commet l'adultère.* »

Nous nous souvenons de l'histoire de Caïn. Son sacrifice n'a pas été accepté, à la différence de celui de son frère Abel. Caïn est en colère, abattu, il sent la jalousie monter en lui. Dieu lui demande de la surmonter, mais il en est incapable. Il finit par se laisser posséder par sa violence intérieure et devient meurtrier. Pourquoi Caïn est-il abattu ? Est-ce parce que son sacrifice a été refusé ou parce que celui de son frère a été accepté ? Posons la question autrement : quelle aurait été l'attitude de Caïn si Abel avait vu son sacrifice refusé comme le sien ? Il aurait été paisible. Ce qui mine Caïn, ce n'est pas le refus qu'il a essuyé, c'est que son frère a quelque chose qu'il n'a pas. En d'autres termes, c'est son frère qui est le maître de son désir.

Désir mimétique

Nous retrouvons la thèse de René Girard qui dit que si je désire un objet, ce n'est pas à cause de la satisfaction objective qu'il peut m'apporter, mais parce qu'il m'est montré comme étant désirable par le désir de mon prochain. L'expérience de base de sa théorie consiste à mettre deux enfants dans une pièce avec deux jouets identiques. Au bout d'un moment un des jouets sera laissé de côté et les deux enfants se disputeront le même. Ce qui signifie que la valeur du jouet est accrue par la possession, le désir, la jouissance de l'autre. Ce que je désire dans l'objet, c'est

de me positionner par rapport à mon prochain. L'analyse de Girard rejoint les travaux de Jean Baudrillard sur la société de consommation : « *On ne consomme jamais l'objet en soi – on manipule toujours les objets comme signes qui vous distinguent soit en vous affiliant à votre groupe pris comme référence idéale, soit en vous démarquant de votre groupe par référence à un groupe de statut supérieur.* » Les critiques de la société de consommation se sont concentrées sur l'image déformée de nos besoins. On n'achète pas le produit lui-même, on achète une image, le regard des autres, une façon de se positionner par rapport à son voisin.

L'épître de Jacques nous prévient des effets de la convoitise : « *Chacun est tenté parce que sa propre convoitise l'attire et le séduit. Puis la convoitise, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché ; et le péché, parvenu à son terme, engendre la mort.* »

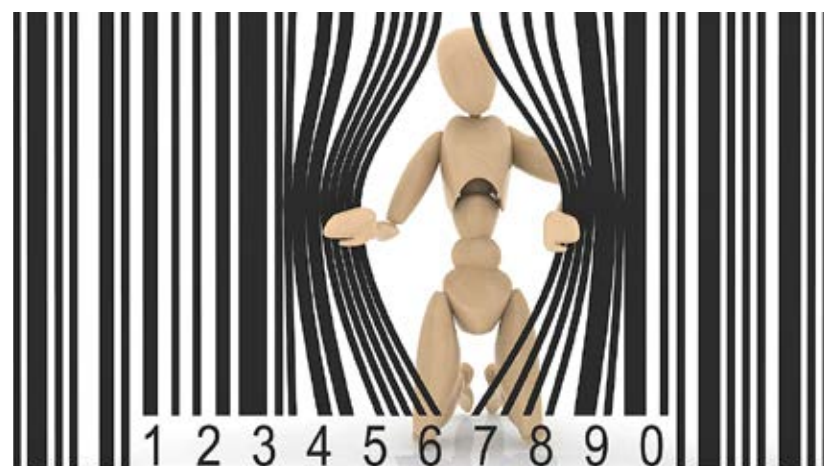
« Un monde organisé autour de la consommation est dans une logique de mort, car le propre de la convoitise est qu'elle est sans fin »

(Jc 1,14-15). Si nous suivons la logique de ce verset, notre monde moderne organisé autour de la consommation et de la convoitise conduit à la mort car le propre de la convoitise est qu'elle est sans fin. Dès que nous avons un objet, nous voulons celui qui est au-dessus dans le registre symbolique. Un aphorisme dit que la différence entre la soif de biens et la soif d'eau, c'est que lorsqu'on a bu on n'a plus soif.

Lorsque le décalogue place au sommet de son enseignement : « *Tu ne convoiteras pas* », il nous invite à ne pas nous laisser enfermer dans les filets de notre société pour vivre selon une autre logique. L'Écriture nous invite à ne pas trouver les fondements de notre existence dans les illusions de notre monde. En théologie, notre identité ne nous est pas donnée par ce que nous consommons, mais par notre statut d'enfant de Dieu et par la vocation qu'il nous adresse. ■

ANTOINE NOUIS

A.CCUEI.LLIR.



Notre identité ne nous est pas donnée par ce que nous consommons

Le paysan et sa terre

Tolstoï raconte l'histoire d'un paysan qui se plaignait d'avoir une trop petite terre. Le diable va le voir pour lui parler d'un pays où il y a des terres vierges à discrétion. Le paysan se met en marche pour atteindre le pays en question. Il va se présenter au maire et lui propose d'acheter mille hectares pour mille roubles. Le maire répond qu'il ne vend pas les terres à l'hectare, mais à la journée de marche. Pour ce prix, il est prêt à lui vendre tout le territoire dont il pourra faire le tour en une journée de marche. « *Au lever du soleil, tu te mettras en route et le soir le territoire que tu auras parcouru sera à toi. Mais si tu arrives après le coucher du soleil, tu n'auras rien et je garderai les mille roubles.* » Le paysan se dit qu'en une journée de marche, il pourrait parcourir un carré de dix kilomètres de côté, soit dix fois plus qu'il n'avait rêvé.

Le matin, il part d'un pied léger, et quand il a parcouru dix kilomètres, il observe que le soleil n'est pas encore au quart de sa course. Se sentant en forme, il pense qu'il pourrait augmenter son

domaine. Puis il tourne à droite afin de finir le deuxième côté avant midi. Au moment de déjeuner, il aperçoit un petit ruisseau entouré d'une herbe bien grasse. Il décide d'incorporer ce ruisseau qui ferait merveille dans son domaine. Mais le ruisseau est plus loin que prévu et une fois qu'il l'a atteint, il s'aperçoit que le soleil a déjà parcouru les trois quarts de sa course. Il décide de couper droit vers le but. Comme le soleil descend, il se met à courir. Devant lui, l'ombre s'allonge et il court de plus en plus vite sans oser se retourner pour voir où en est le soleil. Arrivé au pied de la colline, une écume sort de ses lèvres, et il lui reste la colline à gravir ! Il accélère encore sa course et arrive au sommet au moment où le soleil disparaît.

« *Bravo, lui dit le maire, tu as acquis une belle terre. Es-tu content ?* » Mais le paysan ne répond pas. Il est couché, mort. Un filet de sang coule de sa bouche. La seule terre qu'on lui accorda fut les deux mètres carrés de sa tombe. Sur la colline... il y avait plusieurs tombes ! ■

A. N.

OU.VRIR.

La consommation comme addiction

Le philosophe Luc Ferry a écrit sur notre société : « *Le modèle de la consommation pure est celui de l'addiction. Comme le drogué doit sans cesse augmenter les doses et rapprocher les prises, le consommateur idéal serait celui qui achèterait toujours plus et toujours plus souvent. Or voici où le bât blesse : pour avoir envie de consommer, il faut être dans un état d'insatisfaction, se situer dans une logique de désir qui, au premier chef, se caractérise par un état de manque. Et pour que l'individu plonge dans un tel état, il doit autant que possible être débarrassé des valeurs spirituelles et morales qui lui permettent d'avoir un monde intérieur assez riche et stable pour se suffire à lui-même et ne pas avoir en permanence le besoin d'acheter. Si mon arrière-grand-mère était encore de ce monde, elle aurait sans nul doute trouvé que les centres commerciaux qui regorgent et dégoulinent de produits aussi attrayants qu'inutiles constituaient une véritable monstruosité, un temple érigé à la bêtise et à l'obscénité d'argent.* »

A. N.

LES ACTES DES APÔTRES (3). Le miracle de la Pentecôte n'est pas la restauration d'une langue unique, mais l'efflorescence d'une parole qui s'adresse à chacun dans sa langue singulière. En cela, elle marque une nouvelle étape dans l'histoire de Dieu et des croyants.

Un jaillissement d'autres langues

Que s'est-il passé à la fête des Semaines, de son nom hébraïque *Shavouot*, sept semaines après la Pâque ? Luc rejoint la conviction des premiers chrétiens que le mouvement de Jésus est né d'une impulsion qui n'était pas que la volonté de ses membres. Que ce soit Paul (1 Co 12,2-3) ou Jean (20,21-22), ils disent tous que l'impulsion fut divine, et nomment l'auteur : l'Esprit saint. Luc fait œuvre originale en datant l'acte fondateur de l'Église. La Pentecôte était à l'origine en Israël une fête agraire, la fête des moissons. Mais au tournant de l'ère chrétienne, elle se mue en commémoration de l'alliance de Dieu avec son peuple. Le livre des Jubilés, qui date du I^{er} siècle avant J.-C., témoigne de cette évolution. Les juifs y fêtent l'alliance de Dieu avec Noé, ainsi que le don de la Torah au Sinaï. On commémore le Dieu fondateur du peuple.

En datant la naissance de l'Église à Pentecôte, Luc fait comprendre que l'envoi de l'Esprit saint marque une nouvelle étape dans l'histoire de Dieu et des croyants. Que s'est-il passé au juste ? Vraisemblablement, il y eut une explosion de paroles inspirées, un jaillissement d'« autres langues », comme dit le texte (2,4). Mais, insiste Luc, ce jaillissement n'est pas une explosion incontrôlée, mais un processus de communication.

Comment naît l'Église ? Elle naît comme un groupe de témoins, elle naît d'un don et se découvre diverse.

Un groupe de témoins

Les acteurs de la Pentecôte sont des croyants groupés autour des apôtres. L'Esprit qui les traverse leur fait proclamer les merveilles de Dieu en des langues que les assistants comprennent. En un raccourci symbolique, Actes 2 raconte non seulement comment est née un jour la chrétienté, mais comment naît toute



Église, toujours et partout. La preuve est que les Actes raconteront deux autres Pentecôtes : à Césarée (10,44-45) et à Éphèse (19,6). Toute Église naît comme un groupe de témoins à la foi contagieuse, audible, compréhensible. Un groupe d'hommes et de femmes dont la vie respire un souffle venu d'ailleurs. Notre chrétienté fatiguée doit savoir que le succès missionnaire ne dépend ni de la construction d'une image médiatique séduisante, ni de la parole autoritaire de quelques leaders ; il dépend de la qualité de vie et de témoignage des croyants. Le lieu premier de l'évangélisation n'est pas la chaire pastorale, mais le contact de personne à personne. Comment une chrétienté qui ne sait plus dire de

quoi elle vit peut-elle espérer survivre ?

L'Église naît d'un don qui la fonde. La communauté croyante n'est pas un club d'initiés heureux de partager des croyances communes. Elle ne surgit pas comme un groupe de pression, un parti religieux voué à la propagande et désireux d'imposer son programme. Quoi que nous pensions d'elle et de ses faiblesses (réelles), il nous est donné de croire que l'Église trouve son origine en dehors d'elle, dans une grâce qui la dépasse infiniment. Elle naît porteuse d'une Parole dont l'envergure universelle lui est donnée avant d'être le résultat de son labeur missionnaire.

Cela ne confère aucunement à l'Église le statut d'une institution de droit divin.

À LIRE

Un admirable christianisme.

Relire les Actes des apôtres
Bière, Cabédita, 2013.

Le Dieu des premiers chrétiens
Labor et Fides,
4^e éd., 2011.

La première histoire du christianisme (Les Actes des apôtres)
Cerf/Labor et Fides,
2^e éd., 2003.

Représentation de la Pentecôte dans la cathédrale d'Anvers

Sa hiérarchie n'est aucunement en droit de décider du salut des uns et de la perdition des autres. Car justement, elle est redevable d'une Parole qui la fonde. Seule la fidélité à cette Parole assure sa légitimité. Pentecôte nous place face à ce paradoxe : l'Église est une institution humaine avec ses aléas et ses errances, mais il nous est demandé de respecter infiniment en elle ce geste divin qui la suscite et la maintient.

Babel et Pentecôte

Les Pères de l'Église ont interprété ce miracle de communication comme l'antitipe et la réparation de Babel (Gn 11,1-9). À la diversité des langues installée à Babel, disent-ils, est opposée l'unité de la communication promue par l'Esprit. Il convenait que « *l'Esprit saint vole vers eux sous la figure des langues de feu, afin de ramener l'unité sur la terre livrée à la division* », commente Jean Chrysostome. Sa lecture est typique de l'exégèse patristique qui, dès le milieu du IV^e siècle, applique la confusion de Babel à l'hérésie et identifie la Pentecôte avec l'avènement d'une orthodoxie une et harmonieuse.

« Toute Église naît comme un groupe de témoins à la foi contagieuse, audible, compréhensible »

Mais non. Actes 2 n'annule pas Genèse 11. Annoncée comme une décision de Dieu à Babel, la pluralité des langues est un frein opposé à toute idéologie totalitaire qui voudrait plier l'humanité à une pensée unique. Or, Pentecôte ne restaure pas un langage unique, mais tient pour miraculeux le fait que l'Esprit, au sein de l'humanité, parle tous les langages. Pentecôte appelle à discerner l'unité d'une même Parole dans l'irréductible pluralité des langues. L'événement ne fonde pas une communication fusionnelle, mais avance une promesse : l'Esprit peut transcender toute culture, ou plutôt habiter toute culture, pour faire entendre les merveilles de Dieu.

Retenons que l'Esprit de Pentecôte fonde l'Église comme une communauté diverse, plurielle, où la communication universelle est un don. On fera bien de s'en souvenir face à ceux qui imaginent l'œcuménisme à la manière d'une multinationale à doctrine unique. D'un bout à l'autre du Nouveau Testament, l'unité chrétienne n'est jamais pensée hors d'un consentement à la diversité. ■

DANIEL MARGUERAT

Tout croyant est charismatique

Pentecôte est la fête de l'Esprit saint. Mais entre les groupes pentecôtistes où l'Esprit est partout et les Églises réformées où il fait plutôt figure d'intrus, comment lui donner sa juste place ? Luc en parle souvent. Il lui confère une fonction précise : habiliter les croyants à témoigner de l'Évangile. L'Esprit est lié au baptême : vivre comme un enfant de Dieu, c'est pouvoir rendre témoignage au Père. Tout croyant est charismatique, c'est-à-dire poussé par Dieu à agir. Le témoignage peut être une œuvre de parole : le discours des apôtres est inspiré par l'Esprit. Mais plus

fondamentalement, il s'agit d'un témoignage de vie. La communauté traversée par l'Esprit de Pentecôte vit une fraternité forte, où les croyants prennent soin les uns des autres et s'entraident (2,42-47). Nul n'a besoin, selon les Actes, d'être un grand prédicateur pour témoigner : ses actes, ses initiatives, ses choix de valeur parlent pour lui. La société, aujourd'hui, supporte mal les paroles non vérifiées par les actes. Luc a précédé de loin cette demande de cohérence.

D. M.



Marie-Odile Wilson
ÉPUdF Corse

BIBLE ET ACTUALITÉ. Entre Alger et Oran, rencontres et impressions. Ces trottoirs où j'ai appris à marcher...

Je rentre d'Algérie. Une dizaine de jours entre amis et famille, sur les traces de notre enfance et dans les pas de Camus. Et j'en reviens touchée en plein cœur. Non pas, comme m'en avaient avertie combien de Cassandres, par l'arme d'un terroriste, non. Touchée, émue, admirative, devant cette terre et ses habitants. C'est le pays des paradoxes.

Vanter la beauté de cette région est un lieu commun. Elle persiste, d'une inaltérable grandeur. Mais une fragilité transparaît néanmoins derrière la splendeur de ces paysages : les constructions anarchiques « à la chinoise » et les détritiques, trop souvent abandonnés dans des lieux qui ne mériteraient que notre admiration silencieuse, agressent, ici et là, le regard. Même les ruines de Tipasa, par ailleurs magnifiquement mises en valeur, n'échappent pas à cette vermine plastique que les gardiens trop peu nombreux ne peuvent endiguer.

Arpenter les trottoirs d'Alger où l'on a « appris à marcher », c'est aussi courir le risque d'entendre à de nombreuses reprises : « *Soyez les bienvenus !* » Alger la blanche ouvre ses bras à ses visiteurs, elle

reste magnifique jusque dans son accueil.

Au cours de notre voyage entre Alger et Oran, une escorte était chargée de notre sécurité, elle changeait à l'entrée de chaque nouveau district. À la lisière d'Oran, comme la relève tardait, nous nous sommes donc égayés dans la dune en bord de route.

« Porteuses de valises »

Que dire alors de ce jeune gendarme, membre de l'escorte, qui nous a accompagnés et qui a mis la science des plantes et des insectes qu'il tenait de sa grand-mère à notre disposition, écartant délicatement les feuilles d'un buisson, pour nous montrer un scarabée... en utilisant le bout du canon de sa kalachnikov ! Poète et armé. Cela va ensemble parfois !

Ce sont les rencontres qui m'ont le plus marquée. Des individus engagés parfois, à certaines époques, au risque de leur vie, pour défendre le droit à une culture plurielle, comme cette association fondée à Oran pendant la décennie noire par des mamans soucieuses de faire entendre à leurs enfants autre chose que ce qui se disait à l'école. Elles sont devenues des « porteuses de valises »

d'un nouveau genre : de la littérature enfantine à partager dans les écoles. Elles ont maintenant un local, une bibliothèque, elles éditent des livres, les traduisent, organisent un festival de contes qui rassemble des conteurs de divers pays. Ou bien, à Oran toujours, cette autre association qui milite pour le droit des femmes, avec les difficultés et les pressions que l'on peut sans peine imaginer, ou encore celle-ci qui forme des jeunes à la défense du patrimoine de la ville, en lutte les unes comme les autres, à la fois contre l'inertie et le mau-

« Alger la blanche ouvre ses bras à ses visiteurs, elle reste magnifique jusque dans son accueil »

vais vouloir des autorités, voire pire, dans la mesure où elles touchent à des questions de pouvoirs ou à des intérêts financiers puissants.

En Kabylie, de jeunes gens ont accueilli avec émotion les livres apportés pour nourrir leur bibliothèque. Ils sont agri-

culteurs : culture du sol et culture de l'esprit sont leurs deux champs d'action. Ils y travaillent avec enthousiasme. À Mascara, un prêtre et des religieuses ouvrent leurs locaux depuis plus de vingt-cinq ans aux femmes pour de la formation, à la couture, à la broderie et... plus récemment, à l'aérobic. Une jeune ingénieur agronome envoie elle des étudiants à la rencontre d'un jardinier insolite, qui cultive sa terre de la manière la plus écologique qui soit, sans avoir suivi la moindre formation, mais avec une intelligence et un sens de l'observation et de l'expérience parfaitement scientifique. Un personnage étonnant.

Toutes ces rencontres ont été rendues possibles grâce à nos accompagnateurs, qui, eux aussi, ont l'Algérie au cœur et mettent leur énergie à la faire découvrir au-delà des clichés.

Tous ces gens sont en butte à un système qui, au mieux ne les aide pas, et au pire leur met de sérieux bâtons dans les roues. Ils pourraient légitimement baisser les bras devant l'ampleur de la tâche, mais non, ils s'accrochent à la vision qu'ils ont pour leur pays, et à leur espérance. Quelle leçon ! ■



Pierre de Mareuil
Fédération baptiste

MÉDITATION. Jean 14,15-26.

Garder, connaître, demeurer

Le leitmotiv de ce passage, c'est l'amour et le commandement. Quelques versets plus loin, Jésus complètera en disant à ses disciples : « *Voici mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.* » (15,12). Pour être sûr qu'on a bien compris, il a ajouté : « *Personne n'a de plus grand amour que celui qui se défait de sa vie pour ses amis.* » (15,13).

Or, s'il y a bien des notions que nous ne combinons pas spontanément, ce sont ces deux-là ! L'amour, croyons-nous, doit être libre et sans contraintes. Il est presque devenu synonyme d'émotions vives, mais passagères. Ici, au contraire, Jésus associe le verbe aimer à ceux de garder, connaître et demeurer.

Aimer et garder.

Il s'agit autant de veille que d'observation, de garde que d'attention, d'entretien. Bien autre chose donc que de l'obéissance servile à un ordre. Garder les commandements du Christ, et singulièrement celui de l'amour, c'est vivre cet amour concrètement, le mettre en pratique.

Cela peut parfois sembler ardu, mais c'est justement là qu'il prend toute sa saveur, son épaisseur et sa profondeur. En persévérant dans ses commandements, nous approfondissons notre amour pour Dieu.

Aimer et connaître.

Le lien est peut-être plus évident entre ces deux-là, d'autant plus qu'on

sait le sens très fort que prend le verbe connaître dans la Bible, jusqu'à exprimer la plus profonde intimité de l'amour conjugal. Il est complété par le verbe voir qui comprend ici le sens d'observer et de contempler. C'est au sujet de l'Esprit, le Paraclet, que Jésus utilise ce verbe connaître. C'est lui en effet qui nous fait connaître la vérité de l'amour

de Dieu. N'est-ce pas ainsi que la foi nous donne de voir le Christ en nous et autour de nous ?

Aimer et demeurer.

Ici aussi l'intimité de la relation du croyant à Dieu est soulignée et complétée par l'intériorité et la permanence de cet amour. Le verbe demeurer dit aussi la stabilité et la durée. Le substantif, demeure, que Jésus utilise aussi ici (*nomè* en grec), aurait comme sens premier l'action de s'arrêter.

Non pas comme une fixation figée, mais plutôt pour dire l'enracinement fécond. Dieu ne fait pas que passer par chez nous. Il s'y établit pour que notre vie porte du fruit (cf. Jn,15).

Garder, connaître et demeurer, voilà donc comment se décline l'amour et le commandement que le Christ espère de ses disciples. Non pas comme une loi à suivre au pied de la lettre, mais comme une promesse que l'Esprit inscrit et enracine dans leur vie pour le témoignage.

C'est la réalisation de cette promesse que nous fêtons à Pentecôte et nous espérons qu'elle s'établisse toujours plus dans la vie de l'Église. ■

L'Évangile du dimanche ■

Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements. Moi, je demanderai au Père de vous donner un autre défenseur pour qu'il soit avec vous pour toujours, l'Esprit de la vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît pas ; vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure auprès de vous et qu'il sera en vous.

Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viens à vous. Encore un peu, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez, parce que, moi, je vis, et que vous aussi, vous vivrez. En ce jour-là, vous saurez que, moi, je suis en mon Père, comme vous en moi et moi en vous. Celui qui m'aime, c'est celui qui a mes commandements et qui les garde. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui.

Judas, non pas l'Ischariote, lui dit : Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ? Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure auprès de lui. [...]

(traduction NBS)

La violence exercée au nom de Dieu n'est hélas pas nouvelle. La force de la contrainte est justifiée comme une réponse à la force de la coutume. Saint Augustin n'hésite pas à distinguer une persécution juste d'une persécution injuste. Tout dépend de la destination et de la justification de l'acte commis. Il va même jusqu'à dire : « *L'Église persécute par amour et les impies par cruauté.* » C'est le vieil argument de la fin justifiant les moyens. L'acte n'est pas répréhensible en soi s'il est orienté vers une direction qui le transfigure et le pare des vertus de la vérité. Dans cette logique de clerc, le mal se voit métamorphosé en bien, car il concourt à la prise de conscience du nécessaire rejet de pensées nuisibles. On voit ainsi se construire, dans la chrétienté, tout un arsenal d'arguments destinés à dépasser le rejet d'actes violents en privilégiant leur motivation théologique. Entre le respect de la personne humaine et la défense de la vérité, le Père de l'Église ne semble pas hésiter un seul instant.

Confusion

En ce qui concerne les martyrs d'aujourd'hui au nom d'Allah, la violence n'est pas seulement exercée contre les infidèles, elle est retournée contre les instigateurs de ce déferlement de fureur meurtrière. Les auteurs des récents attentats ne visent pas à s'épargner eux-mêmes ce qu'ils ont décidé d'infliger aux autres. Ils n'ont pas décidé de se tenir à distance du déchaînement qu'ils engendrent. Dans cet embrasement destructeur, ils vivent une telle confusion avec le divin qu'ils semblent atteindre une sorte de jouissance toute particulière. La mort comme repoussoir extrême pour des êtres normalement

RADICALISME. Les attentats commis au nom d'Allah obligent les théologiens à revisiter leur relation à l'absolu et à la violence. Le fanatisme religieux est à l'opposé de la délibération démocratique.

« Ces jeunes fanatisés nous disent que la mort peut être désirable »

constitués se substitue en attraction irréprouvable. Comme une sorte de magnétisme auquel il est difficile de résister.

Les jeunes qui se destinent au martyre ont perdu pied. Non pas, contrairement aux explications répandues, parce qu'ils seraient exclus de la société, mis à l'écart d'un monde peu disposé à leur laisser une place. Le social n'explique pas tout, car ces jeunes se recrutent dans toutes les classes de la société.

Comme dans les sectes, ils ont décollé de la réalité pour rejoindre le monde surréel du fantasme religieux. Les discours des prédicateurs fanatiques les ont rejoints là où ils sont les plus vulnérables. Là où la frontière entre le réel et l'imaginaire, la vie et la mort n'apparaissent pas clairement. Là où le désir de se fondre avec le divin se fait le plus prenant, le plus envahissant au point de former un seul être en tension vers ce qui le dépasse et l'absorbe totalement sans pouvoir lui laisser la possibilité d'exercer un point de vue réflexif, voire critique.

Le désir de mort s'impose alors et rela-



Rémy Hebding
ancien rédacteur
en chef de *Réforme*

tivise tout sur son passage. Et en particulier la personne elle-même. Celle-ci, capturée par l'islamisme radical, se trouve confrontée à une surenchère lui permettant de faire l'économie de toute initiation intellectuelle à l'enseignement du prophète. Comme si les candidats au martyre pouvaient se permettre, en raison de leur engagement sacrificiel, de se dispenser de se mettre à l'école des principes de la foi musulmane. Ils se croient autorisés à enjamber les étapes menant à une pratique religieuse réfléchie en raison de leur choix radical. Selon eux, ils sont destinés à ne plus se distinguer du souffle divin les menant à s'abstraire des pesanteurs de ce monde.

Ces jeunes nous disent que la mort peut être désirable. Nous pouvons difficilement l'entendre, tellement elle nous apparaît susciter crainte et rejet systématique. Pour eux, l'excès de ferveur religieuse réalisé dans une durée courte, intensive, remplace le temps long de la maturation culturelle. Une dose importante de religieux prise hors norme endort ou assomme plus qu'elle ne nourrit. La démesure de la potion

ingurgitée supplante le long terme du mûrissement progressif et continu. Le pulsionnel laisse peu de place au cheminement personnel et constructif. Ce compagnonnage compulsif avec le divin côtoie les pulsions de mort. De l'humain au surhumain, l'acte autosacrificiel paraît facile. Trop facile. C'est d'ailleurs le propre de tous les fanatismes : la fusion et la confusion avec le divin. Ne plus faire la distinction entre l'humain pressé de s'identifier avec l'absolu et Dieu lui-même.

Des êtres surnaturels

Cette utopie ne fait évidemment pas bon ménage avec l'idée et la pratique démocratiques. La révélation coranique ainsi comprise permet de s'extraire de la condition humaine pour s'orienter vers l'irréel, le surnaturel. Et, par ce prodige, devenir soi-même des êtres surnaturels sur lesquels la mort n'a plus aucune prise. Le dialogue démocratique, lui, fait appel au temps du débat, au temps de la réflexion. Il pactise avec le relatif des opinions contradictoires. En démocratie, les affirmations déclarées en phase directe avec l'absolu révélé ne sont pas prises en considération. Elles sont identifiées à du despotisme religieux menant aux pires abus.

S'il s'agit de ne pas voir derrière chaque musulman un terroriste en puissance, il est cependant indispensable de prendre pleinement en compte la dimension religieuse de la violence djihadiste. Celle-ci se déploie à l'intérieur d'images, de thèmes et d'articles de foi spécifiques à une croyance particulière. À vouloir trop insister sur l'hétérogénéité entre foi musulmane et déviance islamiste, on en arrive à occulter leur origine commune. On en arrive aussi à oublier le nécessaire travail de clarification à opérer à l'intérieur des communautés. ■

À LIRE

Pierre Bayle
Une foi critique
Rémy Hebding
Olivétan 2016
136 p., 14 €.

Réforme

www.reforme.net

HEBDOMADAIRE PROTESTANT D'ACTUALITÉ

Vous êtes abonnés ?

ACCÉDER À VOTRE ESPACE NUMÉRIQUE


Tous les articles, toutes les archives depuis 2004, et le journal toutes les semaines dès le mercredi soir.



1 Créez votre compte sur le site **reforme.net** en cliquant sur l'onglet **Créer un compte**

- Saisissez votre adresse mail (qui sera votre identifiant) et choisissez un mot de passe.
- Suivez ensuite la procédure pour lier votre compte à votre abonnement.
- Vous pouvez vous aider en cliquant sur l'onglet **Aide** en haut du site.
- Une fois votre compte créé, **vous pouvez accéder à l'intégralité du site, des archives et à la lecture du journal en pdf.**

2 Pour lire **Réforme** sur vos tablettes et mobiles

- Téléchargez l'application  dans l'App Store ou Google Play.
- Lancez l'application *Réforme* puis cliquez sur « Abonnement ».
- Entrez votre adresse mail (identifiant) et votre mot de passe. Ils seront mémorisés.

UN AUTEUR, UN LIVRE : Comment envisager la fin de nos vies ?



Les morts de notre vie
Damien Le Guay
et Jean-Philippe
de Tonnac,
Albin Michel, 2015,
290 p., 19,50 €.

Damien Le Guay, président du Comité national d'éthique du funéraire, et Jean-Philippe de Tonnac, journaliste et éditeur, ont interrogé sept personnalités sur la mort. Les questions étaient radicales et tournaient autour de trois thèmes : Quelle relation avez-vous avec vos morts, avec leur présence, leur souvenir, leur dépouille ? Pensez-vous quelquefois, souvent, ou de manière obsessionnelle à votre mort ? Le jour de votre mort, comment imaginez-vous rassembler vos êtres chers, et quelle destination donnerez-vous à votre corps ? Ces entretiens nous font porter un regard différent sur les personnes interrogées. Nous les connaissions romancier, philosophe, poète ou comédien, nous les découvrons comme des êtres qui nous livrent une part de leur intimité, tant notre rapport à la mort, la nôtre et celle de ceux que nous aimons, est une façon vraie de nous définir.

Florilège

Le dialogue avec Juliette Binoche tourne autour de la pièce *Ce dipe Roi* de Sophocle qui pose la question de la sépulture comme lieu d'humanité. Il est des devoirs humains qui sont plus impérieux que toutes les raisons d'État. Amélie Nothomb parle de son rapport

avec un grand amour qui est décédé et qui l'a préparée à vivre la séparation. En souvenir de cette expérience, elle se réfère à cette phrase de Marguerite Yourcenar : « *Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts* », c'est-à-dire en pleine conscience. Catherine Clément souligne l'importance d'accompagner nos défunts : « *Si nous ne touchons pas le froid si particulier de la personne qui est morte, nous refusons la réalité de la mort*. » Edgar Morin plaide pour qu'on invente des rites à l'heure où les religions traditionnelles sont en perte de vitesse : « *Il y a une nécessité impérieuse à repenser ces questions de rituels, de l'accompagnement, du sacré dans d'autres configurations que celles des religions instituées*. » Daniel Mesguich appelle à un devoir de mémoire envers ceux qui nous ont précédés : si nous ne sommes pas pleins de gratitude, c'est que nous sommes des barbares. Philippe Labro revient sur l'expérience de mort imminente qu'il a déjà racontée dans son livre *La traversée*. Cette expérience est assez courante si l'on en croit le courrier qu'il a reçu. À leur manière, Amélie Nothomb et Edgar Morin révèlent des faits qui sont dans le même registre. Et Christian Bobin parle en poète de l'au-delà comme étant le lieu où sont recueillis les sourires des tout-petits. « *La joie du cabri ou la joie de la phrase qui gicle du poème, ou celle de l'amoureuse qui découvre son amoureux fidèle au rendez-vous, ces joies-là ne tombent pas sous la loi de destruction du temps*. »

Par la diversité des approches et des expériences, ces témoignages viennent enrichir notre propre réflexion sur un sujet qui concerne chacun. ■

ANTOINE NOUIS

PSYCHOLOGIE. Puisque nous sommes tous blessés, pourquoi ne pas partager nos peines ?

Oser en parler permet de créer du lien



© ANNE LE COZANNET-RENNAN

QUESTIONS À

Jean-Philippe de Tonnac
écrivain, essayiste,
journaliste
indépendant
et éditeur

Pourquoi des entretiens menés avec Damien Le Guay sur la mort ?

Nous faisons tous l'expérience du délitement des rituels, particulièrement à propos de la mort. Les rituels hérités du passé, pour la plupart d'entre nous, ne fonctionnent plus ; or nous ne les avons pas remplacés par des grammaires funéraires nouvelles. Pourtant ce constat n'empêche rien. Le « dialogue » intime des vivants avec leurs morts, leur manière de les prier, de les aimer ne varient pas sensiblement. Nous sommes toujours cet *homo sapiens* qui se distingue de ses semblables par le fait qu'il prend souci et soin de ses morts. Même si nous n'en parlons pas, si le sujet est plutôt tabou, les morts accompagnent les vivants et les vivants les morts. Pour le dire, il fallait que les voix qui le disent aient une portée, soient entendues. Nous nous sommes servis de la notoriété de nos sept invités pour remettre ces vérités sous les yeux de nos lecteurs : comme une garantie de normalité. Ces gens-là souffrent d'avoir perdu des êtres chers ; ils les pleurent ; ils parlent d'eux à leurs proches. Alors nous ne sommes pas fous de le faire aussi.

Selon quels critères avez-vous sélectionné les personnalités que vous avez interrogées ?

Nous savions que certains avaient écrit sur le sujet ou qu'ils en avaient parlé. Nous savions aussi, par des amis communs, qu'ils avaient pu traverser une épreuve particulière ou bien qu'ils avaient envie de construire avec nous ce type de livre, pour aider, pour soula-

ger, pour réhabiliter la mort et les morts, puisqu'elle est toujours là, puisqu'ils sont toujours là. Le choix s'est fait de manière assez évidente. L'accueil fut chaque fois bouleversant.

D'où vient la sérénité qui émane de la lecture de votre livre ?

Si vous faites l'expérience de proposer à vos proches de parler de leurs morts, voire de leur propre mort, vous verrez que le sujet vous rapprochera d'une manière extraordinaire. Dans la société contemporaine, tout semble nous séparer : vous êtes invité à insister sur tout ce qui vous distingue des autres, qui fait de vous un être singulier, unique. Mais là, non : nous allons tous mourir ; nous avons tous perdu un être cher, un être sans qui la vie est une survie ; nous avons tous pleuré, hurlé, blasphémé contre « ceux » qui nous ont enlevé l'amour de notre vie. Alors cette souffrance partagée, cette angoisse, peut-être cette sagesse signent notre fraternité essentielle. Il n'y a pas de sujet au monde qui puisse immédiatement créer le lien entre les êtres comme celui-ci.

Ces rencontres ont-elles changé votre propre regard sur la mort ?

Elles ont plutôt légitimé cette sensation que j'ai toujours eue que la mort était notre grande affaire, non pas pour la rejoindre, mais pour éclairer ce chemin de vie ; qu'elle nous sollicitait intimement et pas seulement à la Toussaint. J'ai par ailleurs, à la suite de la publication de ce livre, rencontré Bernard Cretaz, anthropologue suisse, créateur des cafés mortels, lieu de libération de toutes ces paroles confisquées sur les disparus, sur les peines qu'ils laissent en partant (voir *Réforme* n° 3389). À ses côtés, j'ai participé à une des réunions qu'il conduisait pour me convaincre une fois de plus que nous ne sommes humains, pleinement humains, que lorsque nous prenons soin de nos morts. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR A. N.

« Un très beau sujet de conversation »

Une certitude s'impose à nous : la vie est d'autant plus vive qu'elle assume la place prise par la mort en elle. Assumer cette place ne veut pas dire être écrasé par une chape de plomb mortuaire ; assumer suppose de l'accepter, de s'accepter tel que l'on est, en clair-obscur. Sont vivants ceux qui acceptent cette tristesse des profondeurs pour mieux colorer la vie de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, sont morbides ceux qui ne l'acceptent pas. La mort invite à parler d'elle. Elle est « notre bien commun » et nous devrions nous interpeller les uns les autres à ce sujet. « *C'est, ajoute*

Christian Bobin, *un très beau, très fructueux sujet de conversation*. » Si ce livre-ci pouvait libérer la parole, permettre à tous d'échanger des propos graves sur ces sujets graves pour mieux s'alléger l'esprit et se purifier le cœur, nous dirions qu'il n'a pas été vain. Car étrangement, nous pouvons parler de tout et ne jamais dire un mot, un seul petit mot sur notre mort intime, sur ce que nous attendons de nos enfants quand ils devront nous accompagner jusqu'à notre « dernière demeure ». Tout serait bon à dire sauf l'essentiel. Tout cela est absurde.

(extrait de la conclusion)

Notre-Père

À propos du dossier du n° 3656

Catholiques, abonnés à *Réforme*, nous sommes des habitués de Taizé. Le dossier sur le Notre-Père a attiré notre attention, car depuis longtemps nous avons adopté, à propos de la « tentation », les paroles dites à Taizé : « *Garde-nous de la tentation.* » L'idée que Dieu puisse nous induire ou nous soumettre à la tentation, c'est-à-dire de nous éloigner de lui, est quasi blasphématoire, si l'on admet que le blasphème consiste à mépriser l'œuvre de Dieu jusqu'à l'assimiler au Mal. Peut-être auriez-vous pu rappeler ces paroles de Taizé, d'autant que la une du journal est illustrée par une photo prise à... Taizé.

A.-M. ET A. DE GUIDO
courriel

Le voile

À propos du dossier du n° 3655

Nous sommes des lectrices assidues de *Réforme*. Bien sûr, l'excellent dossier sur le voile a été lu au réfectoire, a intéressé toute la communauté. Merci pour la liberté et la variété des réponses de religieuses. Et un grand

« De la liberté et du voile, des clichés sur les protestants »

merci permanent pour *Réforme*, pour les analyses qui donnent à penser sur les plus grands sujets actuels, et en plus les articles sont bien écrits, ce qui n'est pas si fréquent...

Très fraternellement, en préparant dans la prière et du fond du cœur 2017.

SŒUR LAZARE
monastère des Bénédictines
Saint-Thierry (51)

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre dossier. Voici ma remarque : dans beaucoup de pays musulmans, les Européennes qui y vivent sont obligées de porter le voile, voire le niqab, lorsqu'elles quittent leur quartier. Alors donnant donnant, quand les femmes musulmanes viennent en Europe, qu'elles fassent comme les femmes de ces pays, et ne portent pas le voile mais un chapeau, un béret [...]. Vous avez interviewé quelques femmes, qui font exception, car j'ai parlé à une ou deux jeunes femmes et elles m'ont dit que c'est le mari qui l'exige.

ANDRÉE BUSSON
Le Passage (47)

Je ne doute pas que certaines femmes musulmanes convaincues choisissent « librement » de porter le voile... encore que cette « liberté » soit, comme tous les jours, le résultat des conditionnements habituels.

Plus tragique pour notre pays me paraît le fait que certaines affirment, après expérience personnelle, se sentir « libre sous le voile »

« On voit encore combien les femmes restent des variables d'ajustement dans toutes sortes de rivalités »

et là que devrait se poser la question de l'éducation, en particulier celle des garçons qui sont élevés au rang de « maîtres » si ce n'est de demi-dieu...

Et on voit encore combien les femmes restent des variables d'ajustement dans toutes sortes de rivalités, politiques, familiales, ethniques et ce, de façon tragique dans de nombreux pays, notamment musulmans ! [...]

CATHERINE HENON
Aix-en-Provence (13)

Protestants de France

Le documentaire *Protestants de France* a le mérite d'exister. Néanmoins je constate trop de clichés et je conteste l'entre-soi parisien. N'est-il pas curieux de mettre tant en avant messieurs Rocard, Peugeot et Joxe, et Ruf, certes

protestants, mais sont-ils si représentatifs ?

J'aurais aimé que l'on fasse de la place à des figures du protestantisme plus engagées, plus actives et plus modernes. Heureusement, l'interview du professeur Sicard a donné de la profondeur dans le deuxième volet. Ce reportage, au demeurant intéressant, laisse un goût de religion « historique », vieillie et figée, agrippée à son passé. Où est le protestantisme concret, en régions,

en Églises locales, en conseils presbytéraux, dans les associations ? Où sont les engagements des protestants ? Quels sont les courants de pensée, les enjeux ? Où sont nos débats, nos théologiens ? Les Français qui ignorent presque tout du protestantisme n'auront rien appris sur la théologie, les grands principes *sola scriptura, sola fide, soli Deo gratia* et le sacerdoce universel.

La conclusion - « *Les protestants sont partis en exil et ne sont jamais revenus* » - semble malheureusement pertinente après ce reportage qui fait bien des impasses...

GEORGES D'HUMIÈRES
ÉPUdF, Narbonne (11)

[...] Si l'émission a bien souligné que le protestant se considère seul face à la parole de Dieu, elle n'a pratiquement rien dit de ce qu'a été la grande intuition de Luther. Je crois que Calvin n'a même pas été nommé. Un non-protestant n'a alors aucun moyen de comprendre ce qui fait l'originalité profonde de la Réforme. On nous

a répété que, pour beaucoup de nos compatriotes, le protestant renvoie l'image d'un individu, raide, austère, donneur de leçons, ne parvenant pas à se défaire du complexe des persécutions.

Qu'a donc fait l'émission pour donner une autre image ? Je crains au contraire qu'elle ne l'ait confortée. On n'a jamais vu apparaître la notion d'Église et de laïcs engagés dans la mission. On a, au contraire, découvert que le protestant est « *complexé par rapport à l'évangélisation, qu'il préfère rester caché car on ne sait jamais* ». Rien ou si peu, sur la dimension spirituelle, sur l'actualité du message de la Réforme, sur l'exigence de la recherche scripturaire et théologique, sur le dialogue œcuménique, sur l'engagement actuel dans les actions sociales et humanitaires. [...]

On attendait une image plus positive. Tout simplement, plus vraie.

ANDRÉ BONNERY
ÉPUdF, Carcassonne (11)

APPEL À NOS ABONNÉS :
Pour compléter ses archives et les numériser, *Réforme* a besoin de récupérer : deux exemplaires des numéros 3060 à 3078, datés du 14 janvier au 20 mai 2004. Si vous les avez gardés, merci de me contacter sur n.leenhardt@reforme.net. À vos armoires !



COUP DE PATTE AUX... emballages !

Laure Salamon

Depuis que je suis allée à la conférence de presse sur la démarche zéro déchet (une petite série est en préparation pour cet été, patience !), je regarde mes déchets différemment... Et quelle bêtise de voir que les gâteaux du goûter des enfants sont emballés dans des petits sachets qui eux-mêmes sont emballés dans un grand sachet. Évidemment, comme c'est du plastique, on ne peut pas le recycler. Et la Pom'Potes ! C'est une gourde à jeter remplie de compote. Très pratique quand on voyage mais très polluante. En tant que parents, il faut choisir ses combats, entre l'aspect pratique qui fait gagner du temps ou celui de la sauvegarde de la planète.

Quand on commence à regarder ses déchets, il n'y a pas de retour en arrière possible. Pour l'instant, j'observe et je réfléchis aux modes d'action pour les réduire. Je n'ai pas encore sauté le pas, renoncé aux yaourts et aux pâtes

feuilletées sous blister. Chez *Réforme* aussi, la réflexion avance même si, à midi, on atteint parfois des sommets en termes de déchets non compostables. Mais là aussi il faut choisir ses combats, soit on passe du temps à cuisiner soit on écrit nos articles.

Pour poursuivre la réflexion avant l'action, je vous recommande *Qui descendra les poubelles ?*. Après *Saison brune* de Philippe Squarzoni paru en 2012, qui expliquait les enjeux écologiques, une nouvelle BD vient de sortir sur les déchets. Nat Mikles nous livre avec humour des suggestions sur la réduction de nos poubelles, sur la façon de passer du jetable au durable... Par exemple, en mettant ses déchets organiques dans une jardinière compost. Il explique aussi comment fonctionne le tri de nos poubelles de recyclage. C'est fort intéressant et donne des idées ... de reportage ! ■

Réforme

HEBDOMADAIRE PROTESTANT D'ACTUALITÉ

01 43 20 32 67 ■ 53-55, av. du Maine, 75014 Paris
■ Fax : 01 43 21 42 86 ■ Internet : www.reforme.net
■ Courriel : reforme@reforme.net

Pour joindre vos correspondants, faites le 01 43 20 suivi du n° entre parenthèses

FONDATEUR Albert Finet (†) ■ DIRECTRICE DE LA RÉDACTION Nathalie Leenhardt (1406) ■ ÉDITEUR Dominique Guiraud (4547) ■ CONSEILLER THÉOLOGIQUE Antoine Nouis (0853) ■ RÉDACTION Frédéric Casadesus (5970), Marie Lefebvre-Billiez (2712) ■ RÉDACTEURS CHARGÉS DU SITE WEB Laure Salamon (1912), Louis Fraysse (8690) ■ SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Marc Moreau (0054) ■ WEB MARKETING Ny-Hanitra Ravelonahina (8692) ■ ADMINISTRATION, COMPTABILITÉ Odile Brillet (8688).

CONSEIL D'ADMINISTRATION PRÉSIDENT ET DIRECTEUR DE LA PUBLICATION Jean-Paul Willaime ■ VICE-PRÉSIDENTS David Guiraud, Jean-Hugues Carbonnier ■ TRÉSORIER François Schlumberger ■ SECRÉTAIRE Bénédicte Boissonnas ■ ADMINISTRATEURS Pierre Bardon, Alain Boyer, Pierre Encrevê, Gil Kressmann, Gabriel de Montmollin, Jean-Louis Pacquement, Jean-Daniel Roque, François Scheer, Isabelle Schlumberger, Valentine Zuber.

CONCEPTION GRAPHIQUE Rampazzo & Associés ■ IMPRIMEUR Imprimerie Roto Champagne, 2, rue des Frères-Garnier, 51 de la Dame-Huguenotte, 52000 Chaumont. COMMISSION PARITAIRE N° 0518 C 83111 : 2016 ■ CCP 1 250-51 F Paris. ISSN 0223 5 749. Copyright 2016



ABONNEMENTS

Réforme - Service abonnements
CS70001, 59361 Avesnes-sur-Helpe Cedex
aboreforme@propublic.fr
Tarifs : France 1 an 114 €, 6 mois 63 €, 3 mois 27 € ou par prélèvement automatique
Téléphonez au 03 27 56 12 11
ou www.reforme.net

PSYCHOLOGIE. Comment, ou par qui, se libérer de la dépendance d'une image négative de soi-même due à une surcharge pondérale ?

S'affranchir de l'esclavage de la balance

Jean-Paul Sauzède
thérapeute de couple, coach et formateur
www.ecoleducouple.com

Au-dessus de 50 kg, je ne me supporte plus. C'est physique, je ne me sens pas bien, je ne suis plus à l'aise, je m'indispose. Dans ces cas-là, je prends des laxatifs à l'excès, ce que surtout je cache à mon médecin. Il n'a pas besoin de tout savoir ! Au moins, j'ai le sentiment de faire quelque chose pour mon corps. Je me donne les moyens d'évacuer ce que j'ai trop engrangé de façon abusive et inadmissible pour moi. Je vois bien déjà que je m'inflige de trop manger, et en plus je m'inflige de me maltraiter de façon médica-menteuse...
» Menteuse, non, je ne le crois pas ! Même si je me vois comme dans un miroir déformant ! Impossible de me mentir sur mon image ou la balance. Tous les matins je passe sur la balance. Je suis aux aguets sur les excès de ma ligne.

» Ce sont mes amis qui, eux, me mentent en me trouvant très bien, parfaite comme je suis. Je ne suis pas grosse, objectivement, je le sais. Enfin, mes amis me le disent, mais je ne les crois pas. Je me trouve grosse. C'est plus fort que ma raison.

» Mon poids est une obsession. En fait, non, ça n'est pas mon poids, c'est l'image que j'ai de moi. Je ne peux même pas dire que je suis soucieuse du regard de l'autre. J'ai honte de moi. Je ne peux pas me regarder dans la glace. Passer dans la salle de bains est une véritable épreuve. Quelque chose de moi est inadmissible.

» Avec les hommes que j'ai connus dans ma vie et, même dans le regard de mes parents, je ne me sens pas aimable, encore moins aimée. »

« Je crois à la puissance de la rencontre, nourrie par la parole qui libère et par le lien qui guérit »

Mon propos ici n'est pas de dénoncer la malbouffe, l'obésité croissante chez les jeunes, ou la quête effrénée d'une ligne svelte, y compris chez les hommes. Nouveaux critères garants d'une image séduisante. Séduisante, c'est-à-dire qui attire le regard à soi, qui permet d'être vu, remarqué, et peut-être aimé.



« Impossible de me mentir sur mon image ou la balance »

Ce qui me touche dans l'histoire de cette femme, c'est son incapacité à se croire aimable, au point d'avoir traversé une vie, la sienne, jalonnée d'épisodes de maltraitance, ou de « malaimance ». Comme si les seules rencontres devaient se solder par le rejet, le mépris ou la honte. C'est ce qu'elle subit mais aussi ce qu'elle se fait à elle-même.

Les déviances de Jésus

Lorsque j'écoute cette femme, je repense à toutes ces histoires où Jésus rencontre Zachée le trop petit, la femme adultère, Nicodème, le trop riche, un lépreux ou un paralytique. Et peut-être aurait-il pu aussi rencontrer une personne dépendante, ou une personne obèse, pardon en « surpoids pondéral », avec cette même intention de l'accueillir comme elle est, là où elle en est. Je suis toujours touché par les déviances de Jésus. Il ne va pas là où on l'attendait ! Il rejoint l'exclu, mais aussi celui qui s'exclut.

Jésus est hors norme. Clairement, il s'intéresse peu aux pharisiens, garants de la bonne pensée religieuse (de la mode ou de la bonne ligne physique) et lorsque c'est le cas, c'est pour les fustiger. Au contraire, il se mêle aux collecteurs d'impôts, aux habitants de Judée, ou aux handicapés mis au ban. Son « Église »

est hors les murs. Même le groupe de ses supporters n'a rien de vraiment honorable. Et pourtant il les choisit. J'aime à penser que cette femme, Dieu la choisit et la rencontre aussi !

Qui pourra la libérer de sa dépendance à cette image négative d'elle-même entretenue par son obsession du poids dénoncé par la balance ?

J'entends des amis évangéliques qui répondent : « Par le nom de Jésus » qui, par sa seule proclamation, peut redonner le salut, c'est-à-dire la santé. J'entends des collègues psychologues qui revendiquent un lien thérapeutique parfois long et intense qui seul peut restaurer cette personnalité blessée. J'entends des amis réformés qui affirment que l'accueil et l'accompagnement fraternels, presque indéfectibles, restaureront la personne. J'entends d'autres frères et sœurs qui avancent en priorité la responsabilité de chacun dans la réponse à donner aux mains tendues.

Il n'y a pas une solution et une seule. Encore moins d'exclusivité. Pour ma part, je crois à la puissance de la rencontre, nourrie par la parole qui libère et par le lien qui guérit. Je reste émerveillé par le mystère et l'expérience de ces rencontres lorsqu'elles sont guérissantes et thérapeutiques. Comment ? Pourquoi à ce moment précis où l'on s'y attend le moins ? Je ne sais. J'observe juste que la guérison est possible. ■

LIVRE

Antoine Nouis

Entre la foi et l'amour

Michel Barlow a proposé ces dernières années *Le bonheur d'être protestant* (Olivétan, 2013) dans lequel il retrace la pertinence du principe protestant, et un *Et pourtant, Christ nous a libérés du sacré* (Golias, 2014) qui analyse les religions à partir de leur rapport au sacré. Il poursuit son travail d'une belle vulgarisation théologique en proposant une relecture du thème de l'espérance.

Dans l'introduction, il montre l'ambiguïté de cette notion à partir de l'apostrophe d'un interlocuteur : « Ne me parle pas de l'espérance ! C'est dégueulasse, l'espérance ! C'est la pire des lâchetés : grimper à califourchon sur ses rêves pour fuir le moment présent !... L'espérance, c'est un opium du peuple. Pire : c'est un sédatif, un somnifère. » Une fois l'objection posée, l'auteur y répond de deux façons.

D'abord, il montre que l'espérance, loin d'être un oreiller de paresse, est un tremplin pour l'action. Rien de ce qui a été fait de grand dans l'humanité n'a commencé par être rêvé. Pour prendre l'exemple des grandes réalisations sociales, découvertes technologiques ou création artistique – congés payés, sécurité sociale, énergie atomique, polyphonie... –, toutes ont été espérées avant d'être réalisées. Ce qui permet à l'auteur d'affirmer que : « Rien n'est plus réaliste que le rêve. »

Ensuite, il montre comment, dans le triptyque des vertus théologiques, l'espérance est à appréhender en tension avec la foi et l'amour : « On ne peut espérer qu'en aimant et en ayant foi ; on ne peut croire qu'en aimant et en espérant ; on ne peut aimer qu'en espérant et en ayant foi. » Au lieu d'être une fuite hors de notre temps, l'espérance est l'assurance que le présent a un sens.

Un petit livre tonique qui réhabilite une notion pas toujours assez travaillée. ■

► L'Espérance

Un don gratuit de Dieu

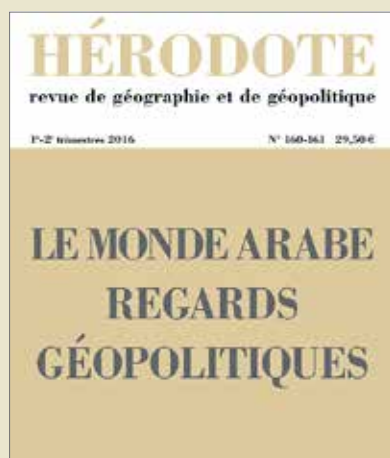
Michel Barlow, Cabédita, 96 p., 16 €.



À LIRE

REVUE

“Hérodote” a 40 ans



D. R.

Créée en 1976 par le géographe Yves Lacoste, la revue trimestrielle de géopolitique *Hérodote* célèbre cette année ses quarante années d'existence avec un double numéro consacré au monde arabe.

Tout au long des 436 pages de cette revue, les meilleurs spécialistes du Maghreb et du Moyen-Orient proposent de s'interroger, au travers d'articles thématiques, sur ce que représente aujourd'hui le monde arabe pour les Arabes eux-mêmes et leurs voisins.

Pourquoi le monde arabe ? « *C'est là [...] que les guerres et conflits géopolitiques sont les plus anciens et les plus nombreux et qu'ils nous concernent le plus directement* », précise en introduction la chercheuse Béatrice Giblin, directrice de la revue depuis 2006.

C'est bien là l'une des ambitions de ce numéro complet : aider à comprendre les situations les plus conflictuelles du vaste monde arabe, dans leurs spécificités propres et dans les effets qu'elles peuvent entraîner sur nos sociétés, des attentats djihadistes à l'exode des réfugiés.

Après un grand entretien avec le politologue Gilles Kepel sur la « tourmente arabe », dix-sept articles de géographes et historiens offrent un état des lieux sur des sujets aussi variés que l'Égypte, la Syrie, Daech et les médias, les Arabes chrétiens, l'Iran et le monde arabe ou encore les droits des femmes en Tunisie.

Tout à la fois approfondis et abordables, ces articles universitaires offrent un éclairage bienvenu sur cette partie du monde, cinq ans après les révolutions arabes de 2011.

Avec son emblématique format carré, *Hérodote* poursuit sa vocation première, celle de promouvoir la géopolitique comme discipline scientifique à part entière. Mission accomplie. ■

LOUIS FRAYSSE

► **Le monde arabe : regards géopolitiques**

Revue *Hérodote*, n° 160-161
Éditions La Découverte, 2016, 29,50 €. www.herodote.org

DÉCÈS

Christiane CASTELNAU, sa femme, David, son fils, Gosia, sa belle-fille, et Thadé, son petit-fils, ont la tristesse de faire part du décès de

Paul CASTELNAU, pasteur

Un culte de reconnaissance aura lieu le samedi 4 juin à 16 h au temple de Bourdeaux, Drôme.

« *Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits.* »
Ps 103

Les Vaney, 26120 Montmeyran

RÉUNIONS

■ « Marche des jeunes protestants vers Meaux »
« Accueillir l'autre ».

10^e édition de la Marche.
Un sujet d'actualité bien sûr, mais présent aussi au quotidien dans nos vies, dans nos études, au travail, dans nos familles parfois un peu compliquées.
Une marche annuelle, fraternelle et spirituelle, le long du canal de l'Ourcq, **ouverte à tous les 18-35 ans**, protestants et non-protestants.
Une manifestation organisée par des membres de l'Église protestante unie de France en Région parisienne.

Samedi 28 et dimanche 29 mai.
Programme, infos pratiques et inscription en ligne sur : www.marche-vers-meaux.fr

Rendez-vous le 28 mai à 9 h 30 (départ à 10 h précises), devant la gare de Sevran-Livry du RER B, ligne B5 Mitry-Claye.
Participation aux frais : 15 € pour les inscriptions jusqu'au 18 mai.

Aucun remboursement après cette date.
Attention, la participation aux frais sera de 20 € pour les inscriptions envoyées après le 18 mai et de 25 € le jour même !

■ « J'étais en prison et vous m'avez visité »

Avec Marc Rey, pasteur et aumônier de prison.
Dans le cadre du Cycle « Les soirées du 72 », proposé par l'Église évangélique baptiste de Paris Centre. **Samedi 21 mai**, 18 h 30, au 72, rue de Sèvres, Paris 7^e. Entrée libre.

■ « À la découverte de certaines particularités de l'islam »

Cafetière avec Emine Mutlu, **samedi 21 mai**, 9 h-11 h, MIAN, 6, rue de l'Église, Bischwiller (67). Rens. 03 88 53 84 55. mian@semis.org

■ « François de La Noue, “Bras de fer” (1531-1591), humaniste, vaillant soldat et ami d'Henri IV »

Conférence de Nicole Vray, docteur ès-lettres, auteur de *François de La Noue* (éd. Ampelos). **Samedi 21 mai**, 15 h, Médiathèque de Cholet (49), rue Travot. 02 72 77 23 41.

■ « Rencontre avec Jean-Luc Mélenchon »

qui parlera de son dernier livre : *L'ère du peuple* (éd. Hachette Pluriel Référence).

Lundi 23 mai, 19 h 30, à l'Association des étudiants protestants de Paris (AEPPI), 4, rue Titon, Paris 11^e.
01 44 64 06 20.
aepowellcome@gmail.com
www.aepowellcome.fr

■ « Quel avenir pour les salariés ? »

Carrefour avec Pascal Lokiec, professeur de droit à l'université Paris X, spécialiste du droit du travail. **Jeudi 19 mai**, 20 h 30. Entrée libre. Si le salariat reste indéniablement la forme d'emploi la plus répandue, force est de constater que les frontières entre salariat et non-salariat s'estompent et que les allers-retours entre ces deux statuts se multiplient. Centre 72, 72, rue Victor-Hugo, Bois-Colombes (92). 01 47 81 52 73. www.centre72.fr

■ « Création – chaos – Parole »

Atelier Bible animé par Sophie Schlumberger, bibliste. **Jeudi 19 mai**, 9 h 30-12 h. 54-56, avenue de la Grande-Armée, Paris 17^e.
Samedi 21 mai, 9 h 30-12 h, 17, rue des Petits-Hôtels, Paris 10^e. Rens. et inscr. : sophie.schlumberger@eglise-protestante-unie.org
Libre PAF

■ « Rendre visibles les invisibles. Les absents de la vie politique »

Colloque, **vendredi 27 mai**, 8 h 45-18 h. Maison des Évêques de France, 58, av. de Breteuil, Paris 7^e.
Des catégories sociales sont totalement absentes de la représentation politique. Leurs préoccupations ne sont pas

portées et souvent méprisées. Faute de connaissance de leurs droits, nombre de personnes ainsi exclues ne réclament jamais rien et n'engagent jamais de recours. Ou bien elles se voient opposer des conditions supplémentaires non prévues par la loi. D'où un sentiment d'exclusion voire de rejet du politique. Un sentiment d'impuissance, voire d'indifférence, s'installe devant une telle dégradation, sans que d'autres formes d'actions, plus participatives, prennent le relais d'une gestion politique défaillante... Colloque organisé par Confrontations. *Réforme* est partenaire de l'événement. Programme complet, liste des intervenants et inscriptions sur www.confrontations.fr.

■ « Préserver notre planète, un regard chrétien »

Samedi 21 mai, 17 h 30 : « Comment la Bible éclaire les défis écologiques actuels ? ». Conférence-débat avec Paul Jeanson, président de l'association écologique A Rocha. Il ne fait plus de doute que notre planète est en danger. La Bible nous apporte-t-elle un éclairage à ce sujet ? Peut-elle nous aider dans cette prise de conscience ?
Samedi 21 mai, 20 h 30 : Film-documentaire *Home* de Yann Arthus-Bertrand. Présentation du film suivi d'un débat animé par Paul Jeanson. Ce film développe le lien qui unit l'homme à la Terre. C'est l'exploration de la beauté de la nature et de sa dégradation par l'homme.
Samedi 21 mai, 20 h 30 : Église protestante Paris-Alésia, 85, rue d'Alésia, Paris 14^e. www.eelparis.org
www.facebook.com/eelparisalesia
Entrée libre.

■ « Soirée des groupes œcuméniques de Paris »

Sœur Bénédicte, diaconesse de Reuilly, membre de la fraternité œcuménique de Lomme, vous invite à cette soirée animée par le père Bascoul. Elle présentera son livre qui plonge aux sources de la vocation des diaconesses : *À la recherche de la grande couleur chrétienne... L'unité des chrétiens, un enjeu pour aujourd'hui* (éd. Olivétan).
Mardi 24 mai, 19 h, Maison d'Unité, 101, rue de Reuilly, Paris 12^e (Montgallet).

■ « Religions, des mots pour les comprendre »

Rencontres et Salon Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou. Entrée libre Petite Salle Niveau -1. Entrée rue Saint-Martin (Piazza).
Le mot « religion » sert à désigner dans la langue française des réalités d'une diversité déconcertante. En partant de mots clés du vocabulaire religieux, nous tenterons de comprendre ce qui fait l'unité et l'irréductible singularité des religions.
Lundi 23 mai, 19 h : « Le rite ». Avec : Véronique Bouillier, ethnologue, EHESS ; Michael Houseman, anthropologue, EPHE ; Géraldine Roux, philosophe, Institut universitaire européen Rachi de Troyes. Modérateur : Frédérick Casadesus, journaliste à *Réforme*.
En ouverture : intervention filmée de Bernard Cerquiglini, linguiste. Consultez notre dossier dans le webmagazine Balises : <http://balises.bpi.fr>

■ « Marche œcuménique. Résistance, Chemin de paix »

Organisée par le Pôle lyonnais de la FPF et Pax Christi.
Samedi 21 mai, départ à 9 h du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, 14, av. Berthelot. Arrivée vers 13 h au parc de la Tête-d'Or, monument des droits de l'homme.
9 h : intervention du père Christian Delorme sur le thème de « La résistance aujourd'hui ».
10 h 15 : place Guichard, buste de Martin Luther King. Rencontre avec Robert Vial et Michel Chomarat, acteurs de la venue de MLK à Lyon en 1965. Intervention du pasteur John Wilson.
11 h 30 : temple de la Lanterne, 10, rue Lanterne. Rencontre avec Guy Blanc et Blaise de Pury, autour de la figure du pasteur Roland de Pury, résistant et Juste parmi les Nations.
13 h : parc de la Tête-d'Or, monument des droits de l'homme. Pique-nique après un passage à l'Espace Gandhi et l'intervention de Marielle Colombe sur l'attitude résistante de Gandhi. Prévoir pique-nique et bonnes chaussures !
Inscriptions et informations : marche.paix.resistance.2016@gmail.com

La musique, écho de vérité

ANNE-LISE GASTALDI.

Cette pianiste mène un parcours singulier, hors des sentiers battus, guidée par le protestantisme.

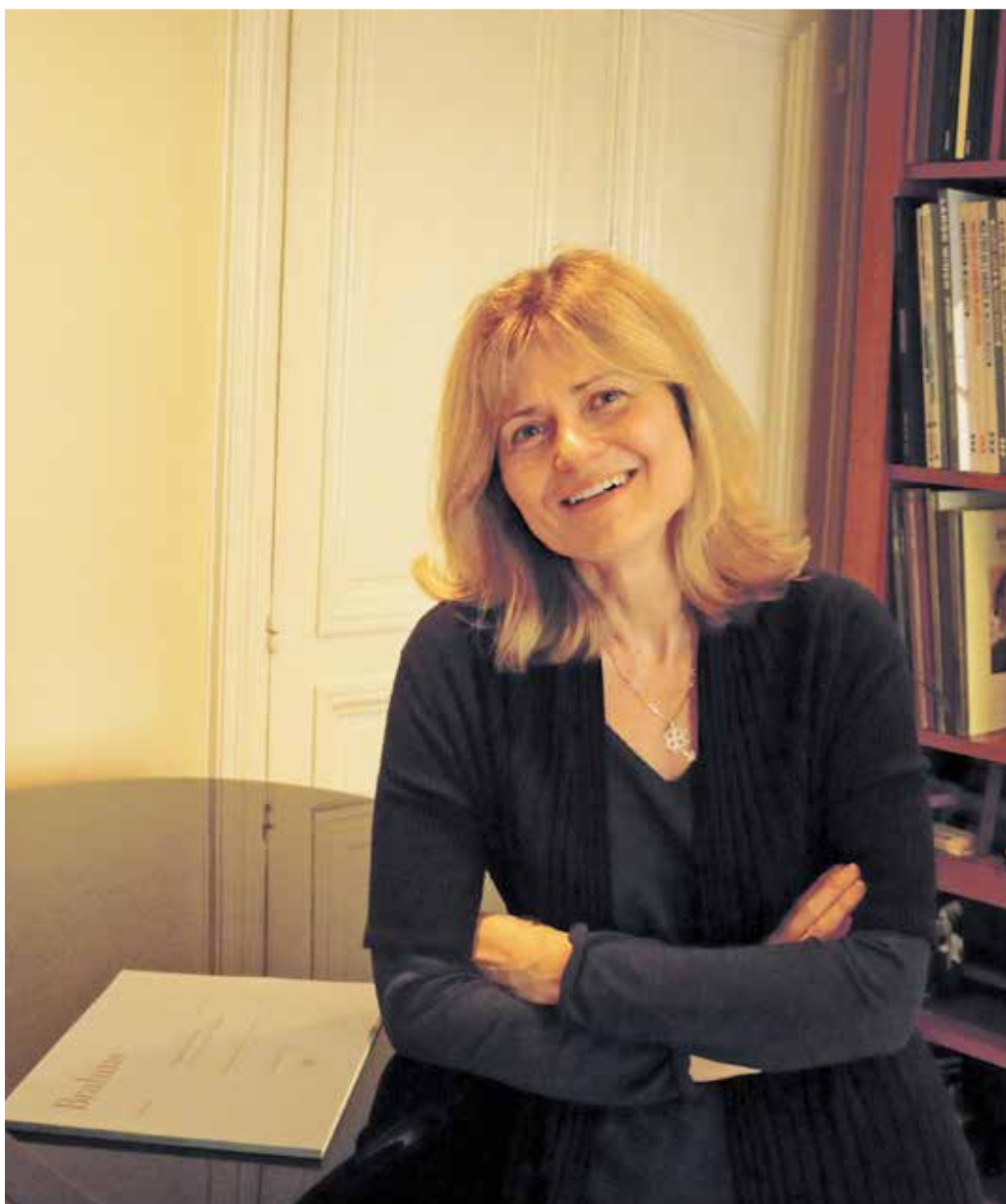
La lumière est douce dans le salon. Elle berce une courte statue dont la tête a disparu – vestige de l'antiquité ; quelques sièges contemporains ; le piano laqué noir, enfin. Dans ce quartier de la capitale que l'on dit des « musiciens » parce qu'il fut conçu pour les artistes à la fin du XIX^e siècle, à deux pas de l'ancienne salle Pleyel devenue centre de loisirs, Anne-Lise Gastaldi nous reçoit, simple et riieuse, dénuée d'artifice et de vanité.

« Je ne peux pas vivre loin de Paris, dit-elle. Tout le monde me met en boîte avec ma passion de cette ville : des amis me mettent au défi de prendre le RER, neuf minutes montre en main depuis la station Opéra, pour partager un pique-nique dominical avec eux ; des relations professionnelles me proposent de présenter ma candidature à tel ou tel poste, prestigieux peut-être mais situé loin, très loin de la rue de Rochechouart, et bien sûr à chaque fois je laisse dire. » Anne-Lise aime le Louvre et les salles de concert à l'italienne, courir dans la rue pour attraper le taxi, le métro, deviner le mouvement de la foule ; en un mot ce n'est pas demain la veille qu'elle fera ses adieux à la Seine.

Midi protestant

Et pourtant c'est à Nice qu'elle a passé son enfance, au bas de la colline de la Cimiez, enivrée de parfums d'oliviers, d'Italie, des couleurs de Matisse ou de Chagall. « Mon père est pharmacien biologiste, aujourd'hui retraité, ma mère a fait des études de lettres, explique l'artiste. Je suis protestante par ma mère. Et je dois avouer que mon père, issu d'une famille piémontaise et catholique, a été excommunié quand il s'est marié avec elle. » Grâce au concile Vatican II, la situation s'est arrangée. Les traditions religieuses de la tribu demeurent imprégnées de culture protestante.

« Je retourne à Nice très souvent, reconnaît Anne-Lise, et, chaque fois, je vais au temple du boulevard Victor-Hugo. » Point de ralliement familial, cette église pour elle est un lieu de vie, d'émotions fortes : « C'est là que j'ai fait ma confirmation, c'est là qu'une de mes filleules a été baptisée, c'est là aussi que nous avons célébré le culte d'enterrement, quand



« Proust oriente ma sensibilité de pianiste »

mon frère aîné, Christian, est mort d'un accident de plongée. »

La musique et le protestantisme sont imbriqués dans l'histoire d'Anne-Lise Gastaldi. « Ma mère venait d'une famille bourgeoise où il était de bon ton de pratiquer le piano, se souvient-elle. Fervente protestante, elle animait l'école biblique avec l'une de ses meilleures amies, pro-

« La quête de la compréhension du texte musical est proche de celle que l'on peut mener quand on lit les Écritures »

fesseur de piano au conservatoire de Nice. Quand je suis née, cette femme est devenue ma marraine et je suis devenue, plus tard, l'une de ses élèves et beaucoup plus tard encore la marraine de sa petite-fille. » Ajoutons qu'à Noël madame Gastaldi mère, installée devant le clavier, encourageait tout le monde à entonner les cantiques, éclairée d'une ferveur que rien n'a démentie. Dans ce climat de tendresse partagée, l'artiste a pris son envol, aidée par deux pianistes qui

l'ont guidée pour longtemps : Simone Delbert-Février, puis Anne Queffélec.

Anne-Lise est partie pour Paris, vers le conservatoire national supérieur de musique et de danse, une école d'excellence. Aux uns, les portes s'ouvrent dans la joie, la rencontre avec la bienveillance permettant l'épanouissement personnel ; aux autres, hélas, des ombres imposent des entraves. L'appui de remarquables pédagogues a permis à la jeune soliste de se construire : « Je dois à la tenue intérieure, à la force que donne le protestantisme d'avoir su traverser les épreuves de cette époque et d'enseigner à mon tour dans cette institution. »

Il n'est pas jusqu'au travail d'analyse, préalable à toute interprétation des œuvres, qui réclame son inspiration chrétienne. « La quête de la compréhension du texte musical est proche de celle que l'on peut faire chaque semaine, en lisant les Écritures, dit-elle. On va puiser une vérité que l'on s'approprie parce qu'il est impossible de jouer quoi que ce soit de façon sincère sans cet exercice de réflexion, d'introspection. La musique en nous renaît, se manifeste et vit autrement, tout comme la parole biblique

inspire celles et ceux qui la lisent. » Hors des circuits de concerts traditionnels, Anne-Lise Gastaldi retrouve les signes de sa foi.

Pour le musée du Louvre, elle a participé à des conférences intitulées « L'école du regard » et choisi de commenter *Orphée et Eurydice*, de Nicolas Poussin. « C'est un sujet païen, certes, mais je l'ai illustré par la chaconne pour violon seul de Bach, explique-t-elle. On y trouve en effet la même fracture entre la mort et la vie. La toile de Poussin se divise en deux, Orphée posant un pied du côté des enfers. La chaconne également, parce que Bach l'a composée alors que sa première épouse est morte : il y a intégré des extraits de cantiques mais surtout le passage du ré mineur, le ton qui, dans la grammaire musicale, se réfère à la mort, au ré majeur, un ton chargé d'espérance. »

Proust en musique

Anne-Lise Gastaldi compte, enfin, parmi les lectrices de Marcel Proust ; une famille unie par une œuvre d'alchimiste où les mots, les images mais aussi l'humour tiennent une grande place. « Cet écrivain m'accompagne depuis que j'ai dix-sept ans, souligne l'artiste. Certaines pages de Proust orientent ma sensibilité de pianiste – je pense à l'évocation des clochers de Martinville, mais je pourrais en citer des centaines. »

Avec son second mari, Anne-Lise a conçu les journées musicales Marcel Proust à Cabourg – une des villes normandes où l'auteur de *La Recherche* a passé des semaines et des semaines, à laquelle il a donné dans son œuvre le nom de Balbec. « Il s'agit d'une promenade thématique, organisée tous les deux ans, note la pianiste. Nous avons commencé par évoquer Proust et la mer, Proust et les églises et cette année nous parlerons de la relation que l'écrivain entretenait avec les femmes. »

Le jour descend, paisible, et Anne-Lise joue quelques notes. À la vie, comme en un sourire à Dieu. ■

FRÉDÉRIC CASADESUS

À NOTER

L'oreille de Proust : œuvres pour piano à quatre mains que l'écrivain a pu écouter, par Anne-Lise Gastaldi et David Saudubray. 1 CD, label Arties Records.

Marcel Proust, une vie en musiques Livre accompagné de deux disques, Archimbaud et Riveneuve. 240 p., 48 €.

Les journées musicales

Marcel Proust : du 7 au 9 octobre, sur le thème « Proust et les femmes », avec notamment Anny Duperey et le trio George Sand. Informations : 01 45 26 14 67. jmmproust@gmail.com